POÉSIES CANADIENNES

LES FEUILLES D'ÉRABLE

PAR

W. CHAPMAN

MONTRÉAL

TYPOGRAPHIE GEBHARDT-BERTHIAUME

30, rue St-Gabriel, 30

1890.

8 -

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lesqubecquoise00chap

LES FEUILLES D'ÉRABLE

POÉSIES CANADIENNES

LES

FEUILLES D'ERABLE

PAR

W. CHAPMAN

MONTRÉAL
TYPOGRAPHIE GEBHARDT-BERTHIAUME
30, rue St-Gabriel, 30

1890.

LA FRANCE

A M. JULES CLARETIE

Membre de l'Académie française

L'humanité gémit sous des jougs centenaires :
La France tout à coup fait gronder ses tonnerres,
Et, volcan qui vomit une lave d'airain,
Elle secoue au vent les tours de la Bastille....
Et l'astre de juillet à l'horizon scintille,
La sainte liberté rouvre son vol serein.

L'enfant de la nature, aux limites du monde,
Rampe sous le fardeau de sa misère immonde :
La France à son grand cœur sent la pitié venir....
Elle élève la voix.... et ses missionnaires
Vont évangéliser les tribus sanguinaires,
Et font sur les déserts flamboyer l'avenir.

Les grandes nations, que le progrès enivre,
Veulent faire tomber tout ce qui peut survivre
Des obstacles nuisant à leur fraternité :
Elle prend son compas, son pic et sa truelle....
Et les monts affolés s'entr'ouvrent devant elle,
Et l'océan la suit comme un lion dompté.

La France ! elle défend toutes les causes justes ;
Elle fait respecter partout ses droits augustes ;
Elle montre la rive aux générations
Qui sillonnent des faits les vagues débordées,
Et, superbe ouvrière, elle fond les idées
Au creuset tournoyant des révolutions.

Arborant le drapeau royal ou tricolore,
Elle vole au secours de quiconque l'implore,
A tout progrès du siècle elle fraye un chemin
Avec le livre, avec le glaive ou la cognée :
Elle tient sur Paris une énorme poignée
De rayons éclairant toujours l'esprit humain.

Aussi grande qu'Athène, aussi fière que Rome,
Elle a rempli le monde entier du nom d'un homme,
Sonné sur chaque bord son bronze triomphal,
Fait jaillir de son sol mille sources sacrées
Où bardes et penseurs de toutes les contrées
S'en viennent enivrer leur âme d'idéal.

La France ! c'est le cœur qui fait vivre l'Europe,
La tête où tout projet vaste se développe,
Le bras où l'opprimé cherche à se cramponner,
Le torse qui résiste aux chocs des avalanches.
C'est un chêne géant dont on coupe les branches,
Mais que l'on ne pourra jamais déraciner !

La France ne meurt pas, et, quand elle se couche,
Son front garde toujours sa majesté farouche,
Et son vainqueur épie en tremblant son sommeil.
Elle demeura grande après le grand désastre,
Et Sedan ne fait pas plus d'ombre sur son astre
Que l'aile du vautour sur l'orbe du soleil !

Mais si des conquérants, assoiffés de vengeance,
Allaient éteindre un jour le flambeau de la France,
Les peuples aussitôt marcheraient à tâtons....
Que dis-je ? Si jamais ce flambeau se dérobe,
Les feux qu'il a versés à tous les coins du globe
Eclaireront encor le ciel des nations !

1883.

L'ÉRABLE

A L-O. DAVID

L'érable si haut dans l'espace
Dresse son faîte audacieux,
Que le rossignol à voix basse
Y parle avec l'oiseau des cieux.

Il est plein de sève et de force ;
L'ouragan ne peut le plier :
Pourtant les fibres de son torse
Sont aussi souples que l'acier.

Il est rugueux comme le chène
Et plus droit que le peuplier.
Une balle l'entame à peine :
Son écorce est un bouclier.

Il peut protéger de son ombre
Le troupeau le plus populeux ;
En été, des oiseaux sans nombre
Chantent sur son front onduleux.

Son feuillage, à la mi-septembre,
Au souffle du vent boréal,
Se couvrant d'or, de pourpre et d'ambre,
Brille comme un manteau royal.

En avril, le paysan perce
Son flanc qu'amollit le dégel :
Par sa blessure l'arbre verse
Tout le mois des larmes de miel.

Ces larmes sont une richesse :
Elles font faire bien des pas,
Mais la ferme est dans la détresse,
Si l'érable ne pleure pas.

Parce qu'il est fécond, on l'aime,
Et nos aïeux, dans leur fierté,
Ont pris sa feuille pour l'emblème
De leur nationalité.

Le jour de la Saint-Jean-Baptiste,
Quand juin, si suave et si sain,
Rayonne comme une améthyste,
De joie il sent frémir son sein.

Il est content, l'arbre civique,
Car c'est aussi sa fête à lui.
Pour qu'elle soit plus magnifique,
Le beau soleil d'or plus tard luit.

Ce jour-là, le géant superbe
Est honoré comme pas un :
Sur ses pieds les cent fleurs de l'herbe
Répandent leur plus doux parfum.

De chansons et d'aromes pleine,
La brise caressante accourt,
Et, le baisant de son haleine,
Lui donne des frissons d'amour.

Les oiseaux s'en viennent en foule
Saluer ses beaux rameaux verts,
Et dans l'ombre qu'il leur déroule
Jusqu'au soir lui disent des vers.

La jeune fille, folle ou sage,
Pour suivre alors notre drapeau,
Fixe sa feuille à son corsage,
Ou bien l'épingle à son chapeau.

Les hommes à leur boutonnière
La portent orgueilleusement :
Sous cette étoile printanière
Leurs cœurs battent plus librement.

Partout, sur les toits, dans la rue,
Brillent ses rameaux éclatants ;
Et, quand la fête est disparue,
Ils y flottent encor longtemps.

L'érable est l'arbre d'abondance ;
L'Indien l'adorait autrefois ;
Et nous l'aimons, comme la France
Aime le vieux chêne gaulois.

Il est bon autant que robuste :
Il berce au vent le nid moelleux,
Et dépouille sa tête auguste
Pour couvrir le gazon frileux.

Il ne garde pas sa toilette,
Comme les sapins, aux jours froids,
Pendant qu'auprès la violette
Tremble et se souffle dans les doigts.

Il est beaucoup moins égoïste
Que le pin au front toujours vert,
Et son cœur d'arbre est souvent triste,
Quand l'herbe grelotte l'hiver.

Après avoir nargué les trombes,
Il se laisse mettre en morceaux,
Afin qu'on en fasse des tombes,
Ou qu'on en fasse des berceaux.

Pour nous faire vivre, il s'immole :
Lui qui touchait le ciel du front,
En mille et mille éclats il vole
Sous la hache du bûcheron.

Or le bûcheron vend l'érable. . . .
Et le vieux mort est satisfait,
Si la mansarde misérable
A la chaleur du feu qu'il fait.

Sa flamme ardente est son obole. . . .
Et nos pères bien justement
Le choisirent comme symbole
De la force et du dévoûment !

1889.

A L'HONORABLE AUGUSTE-REAL ANGERS

Lieutenant-gouverneur de la province de Québec

Nous aimons exalter, dans nos banquets civiques,
Quand de joie et d'amour le cœur du peuple est plein,
Ces anciens gouverneurs français fiers et stoïques
Dont la gloire illustra la cité de Champlain.

Nous tressaillons d'orgueil, quand un tribun évoque
Le souvenir des preux qui régnaient autrefois.
Au nom de Frontenac, résumant une époque,
Nous sentons s'éveiller notre vieux sang gaulois.

Descendants des héros de la chevalerie,
Barons, comtes, marquis sans reproche et sans peur,
Ils cultivaient la fleur de la galanterie
Si rare en notre grand siècle de la vapeur.

Ils parlaient de la cour de France le langage,
Et Racine semblait l'avoir poli pour eux ;
Et leur esprit, qu'Athène un jour eut en partage,
Pétillait, débordait comme un vin généreux.

Hélas ! ces gouverneurs d'élite nous quittèrent ;
Nous perdîmes avec ces braves notre appui.
Quand le dernier partit, des sanglots éclatèrent....
C'était tout notre espoir qui partait avec lui.

C'était le drapeau blanc, immortelle relique,
Qui tant de fois avait guidé nos preux vainqueurs,
Que nous voyions alors repasser l'Atlantique,
Emportant dans ses plis des lambeaux de nos cœurs

Le Canada subit le joug de l'Angleterre
Contre qui nos soldats cent ans avaient lutté.
Il pleura bien longtemps la France, cette mère
Que nous avions perdue avec la liberté.

Mais nous restâmes fiers après notre défaite
Aussi brillante, aussi noble que le succès :
Et tous, nous roidissant, au fort de la tempête,
Nous poussâmes ce cri :—Restons toujours français !

Nul ne put nous ravir le saint patriotisme
Qui fait que sous le ciel tous les fronts restent droits.
Le peuple combattit l'aveugle despotisme,
Et son dévoûment fit triompher tous nos droits.

Nous chérissons toujours notre mère patrie,
Quoiqu'elle nous vendît ainsi qu'un vil troupeau.
Oui, nous l'aimons encore avec idolâtrie,
Et rien n'émeut nos cœurs comme son vieux drapeau.

Pourtant nous oublions les brillants militaires
Qui nous faisaient jadis subir son joug si doux,
Lorsque, pour remplacer ces anciens dignitaires,
Notre race produit des hommes comme vous.

1888.

A L'HONORABLE P.-J.-O. CHAUVEAU

Dès que l'aurore glisse à travers la feuillée
Les premières lueurs de son rayon lointain,
Sur le bord de son nid, Philomèle, éveillée,
Lance au ciel les éclats de son trille argentin.

Des fauvettes bientôt la troupe émerveillée
Répond de tous côtés au prélude divin,
Et des pleurs de la nuit chaque branche mouillée
Secoue une chanson aux brises du matin.

De même vous avez, poète à la voix mâle,
Salué le premier l'aube encore bien pâle
De l'art qui se levait dans votre ciel natal ;

Et, sitôt que vibra votre lyre enflammée,
Un essaim de chanteurs, enivré d'idéal,
Jeta mille refrains à la foule charmée.

1882.

LES INVINCIBLES

A ARTHUR BRUNEAU

Nos pères, oubliés par la cour de Versaille,
Bien qu'ils eussent gagné la dernière bataille,
Avaient cédé Québec aux Anglais triomphants.

La France, hélas ! venait de vendre ses enfants.

Couverte de drapeaux, de festons, de guirlandes,
Ouvrant aux brises d'août ses voiles toutes grandes,
La flotte de Rollo, souveraine des mers,
Remontait le courant du grand fleuve aux flots verts,
Cinglant vers Montréal rongé par la famine.

Suivant, d'un œil rougi, la flotte qui chemine
Dans l'étincellement de l'éther et des eaux,
Les riverains voyaient de sinistres oiseaux
Sur leur aile emportant des lambeaux de leur âme
En ces voiles sombrant à l'horizon de flamme ;
Et parmi les blés mûrs du rivage vermeil
Caressé par le flot, la brise et le soleil,
Des sanglots éclataient, mêlés aux rumeurs vagues
Montant des bois, des champs, des roseaux et des vagues.

Parfois de longs hourras, cris rauques de forbans,
S'élevaient tout à coup des ponts et des haubans,
Narguant les paysans qui pleuraient sur les grèves.

Et les voiles passaient, passaient comme des rêves.

Partout, sur les tillacs, dans les mâts, aux hublots,
Les marins, promenant leurs regards sur les flots,
S'extasiaient devant le spectacle féerique
Du plus majestueux des fleuves d'Amérique.
Ivres de leur succès, brûlés d'un seul désir,
Les Anglais savouraient d'avance le plaisir
De vaincre Montréal râlant sur des décombres.

Et les voiles passaient, passaient comme des ombres.

On ne se lassait pas d'admirer les beautés
Que l'été radieux baignait de ses clartés;
Et le fier amiral, debout sur la dunette,
Tout pensif, et tenant à la main sa lunette,
Sondant les profondeurs des lointains azurés
Que déployaient les eaux, les forêts et les prés,
Se prenait à songer souvent au prix immense
Du pays qu'Albion enlevait à la France.

Et les brûlots montaient, montaient sous le vent d'août.

Des bruits inquiétants, venant on ne sait d'où,
De temps en temps frappaient l'amiral à son poste,
Toujours pensif, mais prêt toujours à la riposte.

Et la flotte atteignit les îles de Sorel.

Soudain, près d'un îlot noyé des feux du ciel,
Brusquement le vaisseau du commandant s'échoue,
Un long craquement sourd de la poupe à la proue
Fait tressaillir le mousse et le vieux loup de mer
Qui lancent des *goddam*, avec des voix d'enfer,
Tandis que, vis-à-vis, d'un repli de la grève
Un vivat ironique et délirant s'élève,
Répété par l'écho sauvage des grands bois.

Sur le gaillard d'avant, le pilote aux abois,
Les poings dans les cheveux, a fait jeter la sonde....
Mais ici, comme ailleurs, la vague est très profonde,
Et pas un ne comprend comment s'est échoué
Le navire qu'un choc si rude a secoué :
Et les plus vieux, voyant partout des sortiléges,
Croient que le diable vient de leur tendre des piéges.

Et le brûlot, toujours les voiles dans le vent,
Continue à dormir, dressé sur son avant.

Le pilote alors fait mettre à l'eau sa chaloupe...
On sonde, on sonde encore, à la proue, à la poupe,
Et, la rame en suspens, les matelots hagards
Plongent dans le cristal des vagues leurs regards,
Cherchant l'écueil que vient de heurter la carène..

Soudain une voix crie :

—Une chaîne !.. une chaîne !..

Le pilote venait d'apercevoir sous l'eau
Une chaîne de fer qu'il montrait à Rollo
Debout au bastingage, au pied de la misaine,
Furieux et crachant les jurons par douzaine.

Aussitôt la chaloupe a mis le cap au vent,
Et les rameurs se sont élancés en avant
Pour aller détacher cette chaîne maudite
Qui barre le passage à la flotte interdite.

Comme ils vont attérir sur un îlot charmant,
Un triple coup de feu retentit sourdement,
Et trois des matelots tombent à la renverse.

Une immense clameur, où la colère perce,
S'élève de la flotte et fait rugir l'écho....

L'amiral fait jeter plusieurs barques à l'eau
Pour porter du secours aux marins qui reculent,
Et près d'un bosquet où des Sorelois s'acculent,
Un combat acharné s'engage, vers midi.

L'Anglais, exaspéré, se bat comme un maudit.

Les Sorelois, aidés d'Indiens armés de flèches,
Dans les rangs des marins font de sanglantes brèches..
Mais ces désespérés sont trente contre cent.

Après avoir rougi le gazon de leur sang,
Après avoir perdu le chef de l'équipée,

Un héros qui depuis vingt ans porte l'épée,
Avoir culbuté dix hommes sur les galets,
Fait l'admiration du commandant anglais,
Ils retraitent au fond d'une combe prochaine,
Et les marins, joyeux, vont enlever la chaîne
Que ces sublimes fous ont entre deux îlots
Tendue afin de faire échouer les brûlots,
Et donner à Sorel criant : *Vive la France !*
Le temps de terminer des travaux de défense.

Hélas ! les Sorelois, malgré leur dévoûment,
N'avaient pu retarder les Anglais qu'un moment ;
Et la flotte reprend sa marche triomphale,
Avec ses pavillons claquant dans la rafale,
Et, le soir, jette l'ancre en face de Sorel.

Le bourg, à cette heure, a le calme solennel
D'un mourant à qui l'on porte le viatique.
Ses défenseurs, soldats dignes de Rome antique,
Regardant s'approcher la mort sans sourciller,
Aux lueurs de flambeaux qu'un rien fait vaciller,

Ouvrent, silencieux, sans que Rollo s'en doute,
Une large tranchée autour d'une redoute.

L'ouvrage terminé, le curé de l'endroit,
Dont le cœur bat toujours pour la France et le roi,
Saute dans un canot où le drapeau blanc flotte,
Et, saisissant la rame, il vole vers la flotte,
Au grand étonnement du village éperdu
Qui tremble et croit déjà son vieux pasteur perdu.

Et le drapeau blanc fuit sur l'onde comme un cygne.

Et le prêtre est reçu d'une façon fort digne
Par les gardiens de nuit et l'orgueilleux Rollo
Qui lui parle, en riant, du piége de l'îlot
Et du retard que vient d'éprouver son navire.
Le bon abbé l'écoute avec un fier sourire,
Sentant son cœur français battre d'un saint orgueil,
Au récit d'un exploit qui pourtant lui fait deuil.

Assis au pied des mâts que balance la vague,
Le prêtre et l'officier, l'œil perdu dans le vague,

Causèrent longtemps, gais et sombres tour à tour.
On y parla du roi de France et de sa cour,
Des lettres et des arts, d'Athènes et de Rome,
Et de l'ascension sublime que fait l'homme....
Le curé s'enflamma sur Socrate et Platon,
L'amiral sur César, Marius et Caton.
Rollo vanta la France, et l'autre l'Angleterre ;
Mais on ne souffla mot de la présente guerre
D'où pourtant dépendait le sort d'un continent
Lâchement oublié par un Bourbon régnant.

A minuit ils causaient encore sous les voiles.

Plusieurs fois l'amiral, aux lueurs des étoiles,
Vit des larmes rouler dans les yeux du curé
Parlant le plus souvent tout bas, d'un ton navré.
Cependant sur le pont il se fit un silence,
Et l'on n'entendit rien que la douce cadence
Du flot battant les flancs du vaisseau balancé.
Le prêtre, à cet instant, songeait le front baissé.
Soudain, se redressant,—d'une voix tremblotante,
Il dit à l'amiral qui semblait dans l'attente :

—Je crains fort que demain vous n'attaquiez Sorel,
Et son bombardement me serait très cruel.
Vous avez bien le droit d'user de représailles
Pour le retard que vous ont causé mes ouailles :
Mais moi je trouverais plus grand de votre part
De mépriser l'insulte ainsi que le rempart
Contre lequel pourrait pleuvoir votre mitraille ;
Et puis on n'est jamais certain de la bataille....
Québec tombé, déjà vous tenez Montréal ;
Alors il doit vous être absolument égal
Que le bourg de Sorel reste debout ou tombe.
A quoi bon le massacre ? à quoi bon l'hécatombe ?—

—L'insulte de vos gens, repartit l'amiral
Avec un rire amer, je m'en moque pas mal.
D'ailleurs, elle n'était pas faite à ma personne.
On voulait retarder—tout mon corps en frissonne—
Le drapeau d'Albion, le drapeau de mon roi,
Le drapeau qui partout fait respecter le droit,
Qui pour l'avenir est la colombe de l'arche.
Nul ne peut arrêter impunément sa marche,
Et je serais un lâche, un gueux, si je passais
Sans bombarder Sorel au pouvoir des Français.—

Et le prêtre, voyant qu'il était impossible
De convertir jamais l'officier impassible,
Se leva brusquement, et, lui tendant la main,
Dit avec un accent ironique :

—A demain !

On voyait alors poindre à l'horizon la lune.

Et comme le curé s'éloignait :

—Sans rancune !
Cria du bastingage une voix de stentor.

Le prêtre répondit :
—Sans rancune et sans tort !

Le canot n'avait pas franchi deux encâblures,
Que la vigie au loin aperçut des voilures....
C'étaient les Sorelois accourant au-devant
Du curé pour lequel ils redoutaient le vent
Qui depuis quelque temps faisait blanchir la vague.

Du rivage montait comme un cliquetis vague
De mousquets qu'on aurait réunis en faisceaux,
Et des torches parfois passaient au bord des eaux.

Le prêtre à peine est-il débarqué sur la plage,
Qu'il se voit entouré par les gens du village
Qui l'accablent partout de soins, de questions.
Il leur répond, le cœur rempli d'émotions,
Et, tirant à l'écart un soldat de haut grade,
Il lui parle longtemps, le regard sur la rade.

Ce qu'il lui dit alors on ne le sut jamais :
Mais, au milieu du bourg, une minute après,
Un formidable éclair déchire les ténèbres,
Et, faisant tressaillir un fort dans ses vertèbres,
Un coup de canon tonne avec un bruit de fer
Qui fait vibrer l'écho comme un clavier d'enfer ;
Et bientôt, secouant les lourds vaisseaux de guerre
Endormis sur les flots si tranquilles naguère,
La détonation d'une autre bouche à feu,
Rayant d'une lueur sinistre le ciel bleu,
Répond au hurlement de l'airain du village.

Inconscients acteurs d'une scène sauvage,
Les deux bronzes venaient d'échanger des défis.

Alors le prêtre fait baiser le crucifix
Aux soldats, et, marchant à leur tête, dès l'aube,
Revêtu du surplis, de l'étole et de l'aube,
Il s'en va les ranger en bataille devant
Le fort qui fait flotter sous les baisers du vent
Les plis immaculés du drapeau de la France,
Leur dernier protecteur, leur dernière espérance,
Et, la main sur le cœur, longuement, avec feu,
Leur parle du devoir, de la France et de Dieu.

Tout à coup le clairon retentit sur la grève....
Une acclamation immense s'en élève,
Et deux cents Sorelois s'élancent sur les flots,
Pour aller attaquer au large les brûlots
Qui lancent des boulets rouges sur le village
Et sur le fort qui gronde et fait trembler la plage,
Pendant que le curé, sur le sable à genoux,
Etend sur eux la main, disant: Je vous absous!

Les canots qui s'en vont sur l'onde remuée
Combattre les trois-mâts, ont l'air d'une nuée
De moustiques volant assaillir un lion.

Les fiers Sorelois, forts de l'absolution,
Rament à tour de bras, et, ceinture vivante
Déroulant ses anneaux sur la vague mouvante,
Ils entourent la flotte et ses lourds bataillons
Honteux d'être attaqués par des gens en haillons ;
Et les canons du fort, qu'on emplit de ferrailles,
Dans les flancs des voiliers font de larges entailles.

Les agresseurs, debout dans leurs frêles esquifs
Qui se cabrent ainsi que des chevaux rétifs,
Ouvrent un feu roulant contre chaque équipage
Qui se trouble et déjà redoute l'abordage,—
Tirant leurs vieux mousquets d'un poignet aussi sûr
Que s'ils visaient, le coude appuyé sur un mur.

Et partout les marins, hachés par la flottille,
Tombent comme les blés coupés par la faucille ;

Et sur les étambots, les chaînes, les crampons,
Sur les sabords, les mâts, les étraves, les ponts,
Des cales aux huniers, le sang ruisselle et fume
En mêlant ses rougeurs aux blancheurs de l'écume
Des vagues qui jaillit sous les éclats d'obus.

Parfois un canot sombre avec des cris confus,
Coupé par un boulet ou criblé par des balles,
Et les Anglais, cruels comme des cannibales,
Font couler du goudron bouillant sur ces héros
Cherchant à s'accrocher aux flancs nus des brûlots.

Les obusiers du fort, à travers de grands chênes,
Vomissant des cailloux avec des bouts de chaînes,
Criblent toujours les ponts, les cordages, les mâts
Qui culbutent avec un horrible fracas,
Pendant que le feu prend partout sur les masures
Du bourg où les boulets rouges font leurs morsures,
Et que les tirailleurs, comme des espadons
Harcelant la baleine, affrontent les canons,
Avec une fureur et des forces nouvelles.

Les morts jonchent les ponts tout sanglants, en javelles,
Et dans leurs larges plis les flots ensoleillés
Roulent des débris noirs, du sang et des noyés.

Rollo, se souvenant de l'adieu du vieux prêtre,
Le traite, en ce moment, d'hypocrite et de traître,
Et, comprenant qu'il est imprudent, après tout,
De jouer ses soldats sur un dernier atout,
Il fait taire la voix de chaque caronade ;
Et, comme du rempart grandit la cannonade,
La flotte lève l'ancre au milieu des bravos
Des tirailleurs toujours debout dans leurs canots,
Le fusil à l'épaule et l'écume à la bouche,
Beaux dans leur débraillé poudreux, noir et farouche.

Quelques instants après, le curé de Sorel
Avec ses paroissiens remerciait le ciel
D'avoir ainsi sauvé l'honneur de la patrie,
Et parmi les éclats de la mousqueterie
Que la brise du soir à la flotte emportait,
Un *Te Deum* géant du rivage montait.

Les marins, furieux, s'étaient laissés descendre
A deux nœuds en aval de Sorel presque en cendre.

Le lendemain, aux feux du soleil matinal,
Les vaincus, caressant un projet infernal,
Bondissent de la flotte à travers la campagne,
Et, la torche à la main, Rollo les accompagne.

Pour démoraliser les défenseurs du fort,
Ils promènent partout le brandon et la mort
Parmi de malheureux paysans sans défense
Qui n'ont qu'un tort, celui d'aimer toujours la France.

Après avoir longtemps battu les alentours,
Assouvis de pillage, ainsi que des vautours
Qui, repus, sont encor de carnages avides,
Ils marchent sur Sorel dont les maisons sont vides.

Entourant le hameau comme un cercle d'acier,
Ils volent vers le fort où tonne l'obusier,
Au pied duquel nos preux attendent, toujours fermes,
Ceux qui sèment la mort et le deuil dans les fermes.

Avec une fureur terrible les Anglais
Attaquent les soldats de Sorel, aux reflets
D'un grand brasier qui fume au milieu des ténèbres
Et donne aux combattants l'air de spectres funèbres
Agitant dans la nuit des bras démesurés.

Les assiégés, rompant d'abord leurs rangs serrés,
Reculent vers les flots, écrasés par le nombre.

Or le prêtre avec eux se tient dans la pénombre,
La soutane en lambeaux et les cheveux au vent,
Criant à pleine gorge :
—*En avant ! En avant !*

Bientôt, se reformant derrière les grands chênes,
Aidés par les canons lançant toujours des chaînes
Qui sifflent dans les airs ainsi que des serpents,
Les Sorelois, tantôt debout, tantôt rampants,
Reprennent le terrain perdu—pouce par pouce ;
Mais l'amiral de fer de nouveau les repousse,
Et ses soldats déjà grimpent aux murs du fort.

Alors, se roidissant, dans un suprême effort,
Avec encore plus d'acharnement qu'au large,
Les braves en haillons reviennent à la charge,
Et, bondissant parmi les rangs échevelés
Des Anglais combattant comme des endiablés,
Les enfoncent partout avec la baïonnette.

Et Rollo, tout confus, fait sonner la retraite,
Ne voulant plus longtemps risquer d'avoir le sort
Qu'il avait essuyé naguère dans le port.

Dérobés par la nuit, une nuit sans étoile,
Les navires bientôt remettent à la voile
Et reprennent leur vol vers Montréal en deuil
Où, quatre jours après, capitulait Vaudreuil,
Où la veille Lévis jetait au vent la cendre
De ses drapeaux brûlés, ne voulant pas les rendre.

Ainsi, quand Montréal et Québec succombaient,
Que les plus fiers remparts du continent tombaient,

Et que tant de héros devaient courber la tête,
Sorel restait toujours debout dans la tempête,
Avec la majesté de l'aigle et du lion,
Et c'est plutôt le sort qui le prit qu'Albion.

1889.

A LECONTE DE LISLE

Dans l'arbre surplombant la cataracte blanche
Dont les grondements sourds attristent les échos,
Le chantre de l'été parfois le soir se penche
Et mêle sa cantate au tumulte des flots.

O merveille ! bientôt la limpide avalanche,
Pour entendre monter dans l'air les trémolos
Que le doux rossignol fait pleuvoir de la branche,
Semble insensiblement étouffer ses sanglots.

Comme l'oiseau divin, ô poète sublime !
Tu chantes hardiment au-dessus d'un abîme
D'où montent le blasphème et de fauves rumeurs ;

Et souvent, pour ouïr la mâle symphonie
Que sur l'humanité verse ton fier génie,
Le vieux Paris, ému, fait taire ses clameurs.

1887.

A FRANÇOIS COPPÉE

Dans les nuits du printemps, lorsque tout fait silence,
Excepté les soupirs harmonieux du vent,
Excepté le babil du flot plein d'indolence,
Aux balcons nous aimons à rêver très souvent.

Parfois, interrompant la demi-somnolence
Où nous sommes plongés par le recueillement,
De suaves rumeurs, que la brise balance,
Viennent nous enivrer dans notre isolement.

Ces doux bruits sont l'écho vague des harmonies
Que versent du lointain les forêts infinies
Sous le souffle embaumé du divin floréal ;

De même des lambeaux de ton chant sympathique,
Sur les ailes du vent, à travers l'Atlantique,
Sont venus bien des fois nous griser d'idéal !

1888.

A SULLY PRUDHOMME

O barde !—un voyageur, égaré dans la plaine,
Tombe, épuisé de soif, sur le pâle gazon. . . .
Mais, comme son regard sonde encor l'horizon,
Il croit ouïr le bruit d'une source lointaine ;

Et bientôt, ranimé, sentant un doux frisson,
Le mourant se roidit, sur ses genoux se traîne,
Et dans le creux d'un val, à l'ombre d'un buisson,
Il boit la vie au flot d'une fraîche fontaine.

Comme ce voyageur j'étais tombé brisé.
La soif de l'idéal brûlait mon cœur lassé,
Et rien ne charmait plus mon âme soucieuse ;

Mais j'entendis au loin votre luth résonner....
Aussitôt à vos chants, source délicieuse,
Mon esprit s'en fût boire et se rasséréner.

1882.

A BENJAMIN SULTE

Sans crainte, le mineur s'enfonce sous la terre,
Cherchant, presque à tâtons, le filon précieux,
Mais l'émotion fait trembler l'audacieux,
Quand son pic rebondit sur le quartz aurifère.

Il tressaille de joie en face de la pierre
Où l'or brille pour lui comme un reflet des cieux.
Il caresse aussitôt maint rêve ambitieux,
Et déjà l'avenir éblouit sa paupière.

Vous êtes ce chercheur hardi, jamais lassé.
Vous fouillez constamment dans l'ombre du passé...
Autour de vous souvent la nuit se fait bien noire ;

Et vous sentez frémir votre cœur satisfait,
Si vous mettez la main tout à coup sur un fait
Dont vous pouvez encore enrichir notre Histoire.

1889.

LA MÈRE ET L'ENFANT

A L'HONORABLE JUGE J-B. BOURGEOIS

Nos ancêtres, soldats et laboureurs stoïques,
Après un siècle entier de combats héroïques,
Aux plaines d'Abraham succombèrent enfin,
Ecrasés par le nombre et vaincus par la faim,
Car le roi Louis quinze, aux bras d'une maîtresse
Se souciant fort peu de colons en détresse,

Etait demeuré sourd au sanglot déchirant
Qui s'élevait des bords en deuil du Saint-Laurent.

Et nous fûmes vaincus.

La France à l'Angleterre
Sans honte et sans remords livra la noble terre
Qu'elle avait fécondée avec des flots de sang,
A sa vieille rivale, ô crime ! fit présent
Du plus beau diamant qui brillait à sa robe.
Elle lui donna près de la moitié du globe ;
Et, portant dans ses plis un poème géant,
Le vieux drapeau français repassa l'Océan.

Oh ! qui pourra jamais dire l'angoisse amère
Dont fut saisi l'enfant délaissé par la mère ?
Qui dira les regrets de nos héros sanglants
Livrés à la merci de vainqueurs insolents ?

Sur des débris fumants la patrie en démence
Tendait ses bras meurtris du côté de la France,
Et, l'œil brûlé de pleurs, défaillante, à genoux,
Elle la suppliait d'avoir pitié de nous,

Et puis lui reprochait tout son faste futile...
Mais reproches, sanglots, cris, tout fut inutile.

Et nous fûmes conquis.

Que dis-je ? Les vainqueurs
Eurent notre serment, mais la France eut nos cœurs ;
Et, malgré son oubli, comme un fils est capable
De respecter encore une mère coupable,
Aucun de nous n'osa jamais la renier,
Car la maternité ne peut pas s'oublier,
Car l'amour filial ne connait pas l'absence,
Et nous l'aimons toujours, parce qu'elle est la France,
Parce que notre sang dans ses veines coulait,
Et parce que son sein nous a versé son lait.

Qu'importe l'abandon ! qu'importe la distance !
Qu'importe les brouillards de l'Océan immense !
Nous la voyons en haut, le front dans la clarté,
Dans le rayonnement de la sublimité,
Secouant sur l'Europe un faisceau de lumières ;
Et, malgré les éclats farouches des tonnerres

Que font souvent gronder les noirs événements,
Nous l'entendons parler avec des mots charmants,
Plus suaves qu'un chant d'oiseau que l'aube éveille,
Comme si nous avions sa bouche à notre oreille.
Non, la France à nos yeux ne se voile jamais :
Toujours nous la voyons sur les plus fiers sommets,
Soufflant dans son clairon quelque nouvelle idée :
Et, lorsque le destin l'eut un jour tailladée,
Que les peuples voisins, ne sachant ce qu'ils font,
Sur sa croix l'insultaient et lui crachaient au front,
Que le lâche Teuton, ivre de son désastre,
Espérait voir mourir à l'horizon son astre,
Elle nous apparut soudain sur un Thabor
Dont l'éclat fulgurant nous éblouit encor.

La France ! c'est pour nous la mamelle féconde
Où, dans sa soif sans fin, boit la lèvre du monde,
L'œil qui dans les brouillards du temps voit tout venir,
Le bras qui guide au port la nef de l'avenir,
Le doigt qui fait tourner les feuillets du grand livre
Où, cherchant l'idéal, l'esprit humain s'enivre.

Voilà plus de cent ans que la France a vendu,

Au bord du Saint-Laurent, son enfant éperdu ;
Voilà plus de cent ans que sa noble oriflamme
Lui fut ravie, hélas! par un Bourbon infâme...
L'humble enfant a grandi : c'est un homme robuste
Qui porte écrite au front son origine auguste.
Longtemps il a souffert, longtemps il a lutté,
Pour te reconquérir, ô sainte liberté !
Maintenant il est fort, il est fier, il est libre ;
Aux souffles entraînants du progrès son cœur vibre ;
Il combat les forêts énormes corps à corps ;
Il crée, il fonde, il est superbe en ses efforts.
Il fut le découvreur, le soldat et l'apôtre,
Et traça son sillon d'un océan à l'autre.
Déroulant un passé que rien ne put ternir,
Il marche hardiment, les yeux sur l'avenir ;
Il verse à l'Amérique un long jet de lumière....

Et désormais l'enfant est digne de la mère.

1884.

A LOUIS FRÉCHETTE

Hugo naquit à l' heure où l'Europe en démence
Tordait ses membres nus dans le brasier immense
Allumé par la main d'un sublime tyran :
Le grand poète vient aux jours des grandes crises,
Lorsque la liberté sur les flots, dans les brises,
Jette son sanglot déchirant.

A ta naissance, ami, le torrent populaire
Déchaînait sur nos bords sa farouche colère,
L'échafaud se dressait pour des héros trahis,
La ville avait des bruits de volcan qui grommelle,
L'enfant plus que jamais puisait à la mamelle
Le saint amour de son pays.

Des souffles d'épopée emportaient la jeunesse ;
La foule tressaillait d'une sublime ivresse ;
Dans tous les cœurs parlait le vieux sang des aïeux ;
Et, bercé par les chants de l'époque insensée,
Tu grandissais avec du feu dans la pensée,
Avec des éclairs dans les yeux.

Enfant rêveur, le soir, aux rayons de la lune,
On te voyait assis, en été, sur la dune
Où Lévis s'endormait comme l'aigle en son nid ;
Là, le regard perdu sur les flots taciturnes,
Et l'oreille tendue aux murmures nocturnes,
Tu t'enivrais de l'infini.

Tout le jour, dans les prés, sous les branches massives,
Près du gouffre tonnant, le long des eaux pensives,
Tu marchais au hasard, où tes pas t'entraînaient,
Contemplant des forêts l'étrange architecture,
Ecoutant les cent luths de la grande nature,
Pour savoir ce qu'ils fredonnaient.

Les champs, les bois, les flots, la sainte poésie
Te versaient leurs reflets, leurs chants, leur ambroisie
Que ton esprit, toujours avide, moissonnait.
Abeille, tu faisait ton miel dans la retraite...
A l'heure du repos, dans ton âme distraite
Un suave essaim bourdonnait.

Et tu devins poète.... et la patrie aimée,
En entendant ta voix sonore et parfumée
Vibrer, sentit son cœur battre d'émotion.
Chaque jour t'apportait de l'or avec la gloire,
Et ton âme jamais ne se lassait de boire
L'harmonie et l'illusion.

Ton esquif, où flottait une écharpe adorée,
Te berçait mollement sur la lame dorée ;
Et, pressant la main qui si souvent t'enflamma,
Tu chantais tes amours, l'œil perdu dans le vague...
Soudain un cri d'effroi retentit sur la vague :
La foudre avait broyé ton mât.

La tempête, emportant ta nacelle légère,
La brisa contre un roc de la rive étrangère...
Tu nous fis, en partant, de bien tristes adieux,
Et, comme l'oiseau chante encore dans l'orage,
Tu fis flotter dans l'ombre, au moment du naufrage,
Les chants les plus mélodieux.

Tous ceux que le rayon de l'idéal enflamme,
Tous ceux dont tes accords avaient enivré l'âme,
Te suivant du regard sur les flots écumeux,
Baissèrent tristement leur paupière effarée,
En voyant tout à coup ta voile déchirée
Sombrer dans le lointain brumeux.

Au ciel de l'étranger tu ne pouvais te faire ;
Et tu languis toujours, là-bas, dans l'atmosphère
Où le pauvre exilé traîne ses pieds meurtris.
Dans ton éloignement, la sombre nostalgie,
Etouffant tes refrains, brisant ton énergie,
T'arrachait des pleurs et des cris.

Souvent tu t'isolais de la foule bruyante,
Et, pour voir du couchant la coupe flamboyante
Verser tous ses rayons au vaste Michigan,
Tu courrais t'asseoir seul sur un roc du rivage,
Pendant que tournoyait dans l'air l'aigle sauvage
Dont le vol nargue l'ouragan.

Bien avant dans la nuit tu restais sur la pierre.
Lorsque tout vaguement flottait sous ta paupière,
Et que l'ombre noyait le grand lac enivrant,
Tu te croyais, trompé par le chant de la brise,
Par le gazouillement de la lame qui brise,
Assis au bord du Saint-Laurent.

Devant toi rayonnait le ciel de la patrie ;
Un fantôme charmant hantait ta rêverie,
Et tous les songes d'or, dont tu t'étais bercé,
Voltigeant devant toi comme des spectres roses,
Eveillaient dans ton cœur mille voix grandioses
Qui te parlaient de ton passé.

Ton regard contemplait la maison paternelle
Où ton génie ouvrait au vent sacré son aile,
La fenêtre où l'oiseau venait pour toi chanter,
Le ruisseau dont les bruits t'endormaient sous le saule...
Quand la réalité secouait ton épaule,
Tu te prenais à sangloter.

Ah ! c'est que dans ton cœur l'ardent patriotisme,
En dépit des regrets, avait gardé son prisme,
C'est que la liberté, qui se meurt de nos jours,
Electrisait encor ta grande âme navrée,
C'est que le souvenir, cette lampe sacrée,
Dans ton esprit veillait toujours.

L'exil courba longtemps ta tête endolorie ;
Mais, un jour, oubliant que l'ingrate patrie,
Alors que tu sombrais, te retira sa main,
Tu revins saluer nos rives poétiques....
La foule t'acclama de bravos frénétiques
Et joncha de fleurs ton chemin.

Maintenant ton esprit s'enivre d'espérance....
Naguère tes accents ont éveillé la France....
Elle a battu des mains, quand dans l'immensité
Son œil de mère a vu soudain poindre ta voile,
Et Paris a posé sur ta tête une étoile
Qui mène à l'immortalité.

Oh ! soit partout aimé, chantre à la voix sonore
Dont notre enthousiasme avec raison s'honore,
Car à l'Européen oublieux ton succès
Vient de mieux révéler le pays de tes rêves
Que l'immortel poème esquissé sur nos grèves
Avec des flots de sang français.

Mais ne redescends plus dans l'arène étouffante
Où les partis hurlants, qu'un jour de fièvre enfante,
S'arrachent du pouvoir renversé les haillons.
Le poète plus haut doit montrer sa figure :
Il est l'aigle hardi dont la vaste envergure
Ne doit fouetter que des rayons.

Devant les passions fais taire ton luth d'ange :
Ne chante pas pour ceux qui marchent dans la fange :
Ils éclabousseraient ton hymne et ta fierté.
Ouvre ton vol serein sur les hauteurs sereines,
Et fais toujours vibrer tes cordes souveraines
Pour la France et la liberté !

1883.

LES DEUX DRAPEAUX

A L'ABBÉ H-R. CASGRAIN

C'était le soir d'un jour de fête,
La fête du Saint-Sacrement.
Partout des drapeaux sur le faîte
Des maisons flottaient fièrement.

Chaque rue était toute pleine
Des fleurs de la procession,
Et ces fleurs embaumaient l'haleine
Du vent ivre d'émotion.

Le couchant, blond comme l'aurore,
Empourprait les saints reposoirs
Dont les cintres gardaient encore
De vagues parfums d'encensoirs.

Des femmes et des enfants roses,
Epanchant l'encens de leur cœur,
Foulaient les lilas et les roses
Qu'avait semés l'enfant de chœur.

En foule les anges terrestres,
Sous les feux du couchant doré,
Visitaient les berceaux agrestes
Où le ciel même était entré.

Ils erraient, la prière aux lèvres,
S'enflammant devant des monceaux
De bouquets, de vases de Sèvres
Qui rutilaient dans les berceaux.

Avec les groupes adorables
Admirant chaque reposoir
Festonné de feuilles d'érables,
J'errais dans les rougeurs du soir.

Distrait, l'esprit hanté d'un rêve,
Je m'arrêtai sous un arceau
De feuillage encor plein de sève,
Encore ému d'un chant d'oiseau.

Au fond de la voûte de branches,
Sur un autel orné de lis,
D'héliotropes, de pervenches,
Deux grands drapeaux mêlaient leurs plis.

C'étaient l'étendard de la France
Et la bannière d'Albion :
La grandeur avec la puissance,
L'aigle veillant près du lion.

Or, pendant que dans des extases
Qui faisaient taire tout propos,
Les femmes contemplaient les vases,
Moi je regardais les drapeaux.

Je fixais les guidons de flamme
Auprès desquels s'était posé
Le pain mystérieux de l'âme
Dans l'Ostensoir d'or enchâssé.

En face de ces deux bannières
Formant le fond du saint tableau,
Je croyais ouïr les tonnerres
De Fontenoy, de Waterloo !

Cependant les ombres noyèrent
Du reposoir le frais arceau....
Les charmants essaims s'envolèrent,
Et je restai seul au berceau.

Tout à coup, dans la nuit suave
Tombant des cieux calmes et clairs,
Un drapeau prit une voix grave,
Et laissa tomber ces mots fiers :

—Jamais le soleil ne se couche
Sur l'empire où flottent mes plis.
Quel que soit le doigt qui me touche,
Je suis sans tache comme un lis.

Je change la nuit en aurore.
Au grand condor je suis pareil,
Et j'ouvre mon aile sonore,
Sans en voiler aucun soleil.

Ma splendeur est toujours sereine.
Colombe qui voit tout venir,
Je vais cherchant pour l'arche humaine
L'olivier saint de l'avenir !—

Alors le drapeau tricolore
Parut prendre un plus vif éclat,
Et sur l'autel, qui brille encore,
Tout aussi fier, ainsi parla :

—Jamais le pauvre ne se couche
Sans pain à l'ombre de mes plis.
Malheur au lâche qui me touche,
Que je porte l'aigle ou les lis !

Versant, formidable d'aurore,
Un rayonnement sans pareil,
J'ai le frissonnement sonore
De l'oiseau qui vole au soleil.

Je suis la lumière sereine
Que chaque peuple voit venir,—
Guidant la caravane humaine
Vers l'oasis de l'avenir !—

. . . .

. . . .

Et toujours devant les bannières
Formant le fond du saint tableau,
Je croyais ouïr les tonnerres
De Fontenoy, de Waterloo !

1889.

LE HURON

A AUGUSTE CORNELLIER

I

La nuit de juin descend sur l'Ottawa sauvage.
De ses baisers couvrant les rocs de son rivage,
Le grand fleuve s'endort dans sa sérénité,
Caressé par le vent des solitudes vierges
Chuchotant dans les pins harmonieux des berges
Ivres des splendeurs de l'été.

La lune, à l'horizon, comme un ballon d'opale,
Se balance, baignant, de son doux reflet pâle,
La vague modulant son suave sanglot,
Et, comme pour lui faire un cortége de reine,
Chaque étoile, versant sa lumière sereine,
Met un astre dans chaque flot.

Nul bruit sous la forêt ne trouble le silence
Des arbres assoupis dont l'ombre se balance
Dans les plis lumineux du beau fleuve argenté ;
Seul, d'instant en instant, sur les rocs de la rive
Le cri d'une chouette ou le vol d'une grive
Fait tressaillir l'immensité.

II

Regardez avec moi, loin, là-bas, ce point vague
Qui paraît osciller sur l'azur de la vague......
Ce point grossit, grossit.... c'est un canot indien
Que l'aviron flexible et sonore éperonne :
Il porte dans ses flancs une jeune Huronne
Avec un jeune Canadien.

Fuyant, depuis deux jours, le wigwam de son père
Maudissant les enfants de la race étrangère
Qui chasse dans ses bois, la belle Sidéra
A suivi Jean-Louis, l'objet de tous ses rêves,
Et tous deux vont cherchant sans repos et sans trèves
Un prêtre qui les bénira.

Indolemment couchée au fond de la pirogue,
La jeune fille songe, et, chantant son églogue,
Le fleuve sur son sein la berce mollement :
Et la brise du soir, harmonieuse haleine,
Joue avec ses cheveux dont les tresses d'ébène
Lui font comme un voile charmant.

Sous les coups d'aviron fendant le flot qui fume,
La pirogue, traînant des dentelles d'écume,
Comme un vol de pluvier fuit sur l'azur des eaux ;
Cependant elle frôle en ce moment la plage,
Et devant les amants, parmi le vert feuillage,
S'envolent des milliers d'oiseaux.

Ils abordent bientôt sur des mousses fleuries.
Amassant du bois mort et des feuilles flétries,
Au pied d'un pin géant ils allument un feu,
Et sur un tapis fait de soyeuses fourrures,
Ils s'asseoient, tout rêveurs, mêlant leurs chevelures
Sous l'œil limpide du ciel bleu.

III

Oh ! quel duo charmant assis au bord des vagues !
Le brasier, projetant sur eux ses reflets vagues,
Donnait aux fiancés un éclat surhumain.
Ils se parlaient tout bas, d'une voix caressante,
Le regard égaré sur l'onde éblouissante,
Cœur contre cœur, main dans la main.

Par moments ils avaient comme une folle ivresse ;
Et l'enfant des forêts, montrant la petitesse
Du coquet mocassin chaussant son pied mignon,
S'éclatait en voyant l'énorme silhouette
Des souliers de l'amant que la mousse reflète
Avec tant de dérision.

Puis, un instant après, ils devenaient moroses ;
Car ensemble ils songeaient que toujours sous les roses
Il est des aiguillons qui peuvent nous blesser,
Que parfois le serpent parmi les fleurs se glisse....
Souvent ils se fixaient l'un l'autre avec délice,
Ou se pâmaient dans un baiser.

IV

Le gracieux duo, tout entier à son rêve,
Tout attentif aux chants suaves de la grève,
Négligeait le brasier qui s'était presque éteint.
Comme l'amant allait en réveiller la flamme,
Il crut ouïr, malgré les rumeurs de la lame,
Le bruit d'un pas dans le lointain.

Ce bruit lui fit courir au cœur un froid de glace,
Et, pour s'en rendre compte, il déserta sa place,
Sonda la nuit.... mais tout dormait dans la vapeur
Enveloppant les bois comme un voile de gaze....
—C'est la voix du vent, dit la Huronne en extase,
Qui vient de te donner la peur.—

Jean-Louis, secouant la tête pour réponse,
A travers les grands fûts de la forêt s'enfonce,
Pendant que Sidéra fixe l'azur des flots
Reflétant du brasier la lueur écarlate....
Soudain, tout près, un coup de feu sinistre éclate
Et déchaîne tous les échos.

En l'entendant, tous deux s'élancent vers la plage....
Mais ils cherchent en vain partout sous le feuillage..
Triste déception ! le canot n'est plus là.
Pour la sauver, l'amant prend dans ses bras l'amante,
Comme autrefois Chactas, courant dans la tourmente,
Emportait la pauvre Atala.

Semblable au cerf atteint d'une flèche empennée,
Dans sa fuite suivi d'une meute acharnée,
Le coureur des bois va d'un pas mal assuré ;
Et, pour ne pas blesser l'enfant évanouie,
Il n'avance qu'avec une peine inouïe
Au milieu d'un épais fourré.

Ses forces aussitôt trahissent son courage....
Laissant tomber la vierge, il se jette à la nage....
Mais, comme il va toucher le bord où l'espoir luit,
Un second coup de feu fait trembler le rivage,
Et le fleuve écumeux avec un cri sauvage
Referme sa vague sur lui.

V

Quand l'Indienne rouvrit sa paupière rougie,
Et qu'elle s'éveilla de cette léthargie
Qui lui cachait encor la mort de son amant,
Comme pour le toucher, étendant sa main brune,
Elle vit un vieillard à genoux sur la dune,
Pleurant près d'elle amèrement.

Se croyant le jouet d'un songe fantastique,
Elle n'osa parler. Dans sa pose extatique,
On eût dit du sommeil le génie enchanteur.
Enfin la Huronne a reconnu son vieux père,
Et telle qu'un oiseau devant une vipère,
Elle a frissonné de terreur.

L'Indien, fixant, d'un œil que la colère grise,
La malheureuse enfant sur son séant assise,
Au brasier alluma l'écorce d'un bouleau,
Et, saisissant sa main, il dit : — Tu vais me suivre !
Et l'enfant, chancelant comme fait la femme ivre,
Tout en pleurs, marcha vers le flot.

VI

Sur un rocher géant dont l'orgueilleuse cime
Pend sur l'eau comme un nid d'aigle sur un abîme,
Furieux, éperdu, le Huron est monté
Emportant Sidéra tremblante, exténuée.
La lune, en ce moment, derrière une nuée
Dérobe sa douce clarté.

A voir là ce vieillard debout, la tête nue,
L'œil errant tour à tour de la vague à la nue,
Semblant remercier le dieu qui le guida
Où sa vengeance vient de faire une victime,
On dirait Ségenax qui pleure sur le crime
De la fatale Velléda.

Tout à coup, relevant, d'une main délirante,
La vierge à ses genoux affaissée et mourante,
Il attache à son pied un énorme caillou,
Et puis, tendant son bras sur le gouffre de l'onde,
Il parle, et ses accents sous la forêt qui gronde
Se mêlent aux cris du hibou :

VII

—Fleuve ! depuis le jour où le Visage-Pâle
Est venu sur tes bords, l'ombre des aïeux râle,
Et la feuille des bois efface les sentiers
Que nos pères suivaient pour la chasse ou la guerre ;
Et de notre tribu, puissante encor naguère,
Il ne reste plus de guerriers.

Bien jeune, j'avais fui tes rivages que j'aime,
Ne pouvant vivre avec ces lâches au front blème
Qui tremblent attachés au poteau de la mort.
J'avais assis bien loin ma cabane coquette,
Et seul l'aigle pouvait découvrir ma cachette
Sous les vastes forêts du Nord !

Je vivais isolé, la tristesse dans l'âme,
Trouvant les bois sans ombre et le soleil sans flamme,
Mais un jour tout changea. . . dans son vol triomphant,
Le bonheur s'abattit tout à coup sur ma tente :
Ma compagne, depuis bien longtemps dans l'attente,
Me mit dans les bras une enfant !

Oh ! dans son frais berceau que ma fille était belle !
Qu'elle était belle à voir pendue à la mamelle,
Comme l'abeille d'or à la lèvre des fleurs !
Comme sa voix d'oiseau caressait mon oreille !
Comme je m'attristais, quand, dans ses nuits de veille,
Son œil si pur versait des pleurs !

Mais mon enfant grandit !. . . . Un jour que la tempête
Aux bois épouvantés faisait courber la tête,
Un chasseur blanc entra sous mon toit étonné.
Je lui fis partager le pain de ma cabane. . . . . .
Hélas ! j'eusse mieux fait de boire dans son crâne,
De mutiler son corps damné !

Sans ce maudit, ainsi que l'onde fraîche et douce
D'un ruisseau paresseux endormi sur la mousse
J'aurais vu le flot d'or de mes jours ombragé....
Mais cependant, malgré l'injure qu'il m'a faite,
Oui, malgré mon malheur, j'ai l'âme satisfaite,
Car je suis à demi vengé !

VIII

Il dit, et, saisissant sa seconde victime,
En hurlant il la lance aux vagues de l'abîme,
Qui poussent dans la nuit comme un cri de pitié....
Mais l'enfant reparaît sur l'onde diaphane,
Car la pierre en tombant a rompu la liane
Qui la retenait à son pied.

Et bientôt, se tordant dans les plis de la lame,
Les yeux levés au ciel, l'Indienne, qui rend l'âme,
Au vieillard éclairant les flots, de son brandon,
Crie avec une voix râlante et convulsive :
—O... mon... père... pardon!... et l'écho de la rive
Redit dans le lointain :—Pardon !

En entendant les mots que sa fille lui jette,
L'homme des déserts sent une lame secrète
S'enfoncer dans son cœur devenu généreux.
N'écoutant que la voix de son sang, il s'élance. . . .
Il est trop tard : le flot, fermant sa gueule immense,
La fait disparaître à ses yeux

Quittant, d'un pas distrait, le fleuve blanc d'écume,
L'Indien, devenu fou, retourne au feu qui fume,
Et là contre son sein ajuste son mousquet. . . .
Aussitôt dans la nuit un brûlant éclair passe,
Un fracas formidable éclate dans l'espace,
Et puis tout s'efface et se tait.

IX

A quelque temps de là, côtoyant le rivage,
Deux voyageurs, montés sur un canot sauvage,
Virent, au pied d'un roc, étendus au soleil
Deux cadavres jetés par la vague à l'écore :
C'étaient les deux amants qui, réunis encore,
Dormaient de l'éternel sommeil.

Dans le sable creusant à l'aide d'une rame
Ils les mirent tous deux à l'abri de la lame,
Sous un pin plein d'arome et de chants amoureux :
Et, roulant sur leur tertre un lourd fragment de roche,
A genoux près du flot pleurant comme une cloche,
Ils prièrent longtemps pour eux.

Et l'on dit que depuis, quand le soir est limpide,
Le pêcheur qui s'en va, dans sa barque rapide,
Dérouler ses filets au sein des flots dormants,
Entend comme les cris d'une voix éplorée,
Voit parmi les roseaux et sur l'onde azurée
Courir deux fantômes charmants.

1873

CADIEUX

Près du Grand-Calumet, au pied d'un rocher chauve
Que l'Ottawa fougueux reflète dans ses flots,
En sauvant des amis traqués par l'Indien fauve,
Cadieux était tombé comme tombe un héros.

Il était tombé mort de faim, de lassitude,
Perdu sous des bois où longtemps on le chercha.
Voyant venir sa fin, dans cette solitude
Il se creusa sa fosse, et, calme, s'y coucha.

Il se coucha parmi les roseaux de la plage
Où les flots lui jetaient de farouches accords,
Et. mourant, se couvrit d'un monceau de feuillage
Pour empêcher les loups de dévorer son corps.

A quelques jours de là, sous la forêt déserte,
Deux jeunes voyageurs, cheminant l'œil au guet,
Virent au bord du fleuve une tombe entr'ouverte
Où le pauvre Cadieux pour toujours sommeillait.

Comme ils allaient remplir cette fosse béante,
Ils trouvèrent au bord l'écorce d'un bouleau
Sur laquelle l'un d'eux lut, d'une voix tremblante,
Des vers gravés avec la pointe d'un couteau.

Ainsi que fait le cygne, à son heure dernière,
Barde illettré, Cadieux avait voulu chanter,
Et la chanson qu'il fit, comme un glas funéraire
Fait tressaillir celui qui l'entend répéter.

Cette vieille chanson a fait le tour du monde ;
Elle est chantée encor par les fiers canotiers
Qui sillonnent les flots de l'Ottawa qui gronde,
Par tous nos voyageurs et tous nos forestiers.

Et l'on dit qu'aujourd'hui, près du tombeau du brave,
Lorsque l'été fécond module ses amours,
Le passant à travers les bruits du vent suave
Entend des cris plaintifs, des appels aux secours.

Seraient-ce les sanglots des mânes des sauvages
Que Cadieux, pour sauver des amis, pourchassait ?
Ou bien ceux du héros souffrant sur ces rivages
De notre oubli ? Personne au monde ne le sait.

1874

LA NAUFRAGÉE

Le souper à la ferme est morne.

Les enfants,
D'habitude joyeux, loquaces, triomphants,
Mangent sans souffler mot le potage qui fume,
Se regardant d'un œil noyé par l'amertume,
Pendant que les époux, si sereins autrefois,
Se parlent tristement, des larmes dans la voix.

Comment donc expliquer ce changement étrange ?
Ah ! c'est que le foyer vient de perdre son ange,

C'est que les bons fermiers ont vu partir soudain
La plus fraîche des fleurs qui peuplaient leur éden,
C'est que leur fille aînée à la ville voisine
S'en est allée hier rejoindre une cousine
Qui depuis bien longtemps lui promet de l'emploi
Comme bonne d'enfants chez un homme de loi.

Bien avant dans la nuit la vieille mère prie,
Les yeux baignés de pleurs, pour l'absente chérie,
Et, dès que l'aube pâle à la vitre paraît,
Le père, le premier debout, baise en secret
Le lit resté désert de la pauvre Marie
Que l'on vient d'arracher à son idolâtrie,
Et qui, chaque matin, devançant le pinson,
Réveillait de son chant sonore la maison.

Et la fille des champs, dont l'œil enthousiaste
Brûlait de contempler un horizon plus vaste,
A qui l'isolement de la ferme pesait,
Que le pompeux éclat de la ville grisait,
Le soir même du jour qu'elle a fui sa paroisse,
Se sent le cœur serré d'une indicible angoisse,
Commence à regretter déjà d'avoir quitté

Le village natal au vallon enchanté,
Se surprend essuyant des pleurs à sa paupière,
Au souvenir des jours passés à la chaumière
Où pourtant le labeur et le pain sont bien durs,
Mais où l'on voit la mer blonde des épis mûrs :
Et si l'orgueil—combien ce démon en arrête ! —
Ne la retenait pas, dès demain la pauvrette,
Comme l'oiseau blessé qui retourne à son nid,
Reprendrait le chemin du vieux foyer béni.

La jeune paysanne, ignorante du vice,
Chez un maître opulent prend bientôt du service.
Elle habite un palais, boit dans des coupes d'or,
Sur un lit d'édredon toutes les nuits s'endort,
S'enivre de parfums, de rayons, d'harmonie.
A lui plaire la fée Urgande s'ingénie.
On croirait que son cœur naïf est satisfait :
Mais toujours elle rêve un bonheur plus parfait ;
Et bien vite, au milieu du luxe et de la joie
Qui font un paradis du château qui flamboie,
Perdant le souvenir si pur des jours anciens,
Elle ne parle plus que rarement des siens
Peut-être en ce moment rongés par la famine,

Et finit par rougir de son humble origine.
Au sein de plaisirs purs son esprit se corrompt,
—Les anges dans le ciel ont bien souillé leur front,—
Et cette folle enfant, jusque-là si rieuse,
Si douce, si soumise et si laborieuse,
Trouve le maître dur, le travail assommant,
Devient brusque, colère, et ment effrontément.
Inventant des raisons, elle est constamment prête
A sortir sur la rue étaler sa toilette :
Et, quand elle apparaît dans ses pimpants atours
—Elle porte un manteau de soie ou de velours—
On la prendrait, ma foi ! pour une archiduchesse.
De son maître elle croit posséder la richesse.
Comme ce sot de geai qui s'était affublé
Du plumage d'un paon dont la fable a parlé,
Elle veut éblouir, et l'on se moque d'elle.

La bonne d'enfants a le malheur d'être belle.
Elle est à l'âge où tout sous le soleil sourit,
Où, sans cesse bercé par les rêves, l'esprit,
Ignorant les regrets, les souvenirs moroses,
Croit à l'éternité des feuilles et des roses,
Où l'âme de la femme aux rayons de l'amour

S'ouvre comme la fleur aux premiers feux du jour.
Aussi la fillette aime ; elle aime à la folie
Un jeune forgeron auquel elle se lie.
Elle aime, et tous les deux, en été, les dimanches,
Ils vont à la campagne errer seuls sous les branches,
Ecouter gazouiller, assis au bord des eaux,
Le moineau dans les blés, le vent dans les roseaux,
Respirer les senteurs des foins et des mélèzes,
Et cueillir en chemin des roses ou des fraises.
Elle aime, et son esprit dans les jours à venir
Voit pour elle un bonheur qui ne doit pas finir.
Elle aime, et son cœur a de longs frissons d'ivresse.
Elle aime avec l'ardeur folle de la jeunesse,
Et ne se doute pas que sous ses blancs rayons
L'aubépine toujours cache des aiguillons,
Que sous le flot limpide, où tremblote son ombre,
Fourmillent quelquefois des microbes sans nombre.
Elle aime, et, pour prouver un jour à son amant,
Hélas ! tout son amour et tout son dévoûment,
L'insensée à ses pieds foule sa robe d'ange,
Incline son beau front virginal sur la fange,
Et son gardien divin, à ce fatal instant,
S'en détourne et s'envole aux cieux en sanglotant.
Et le bel artisan, qui ne rêvait que d'elle,

Qui jurait à genoux de lui rester fidèle,
Cesse de la revoir, l'abandonne à son sort.
La voilà maintenant seule avec son remord,
Seule avec sa douleur, et seule avec sa honte
Qui fait que la rougeur au front des maîtres monte,
Qu'on la chasse aussitôt du palais attristé :
Et, perdue au milieu de la grande cité,
Elle va devant elle, au hasard, comme soûle,
S'appuyant aux maisons, se heurtant à la foule.

Elle cherche partout vainement du travail,
Et la faim fait pâlir ses lèvres de corail.
Souvent on la bafoue, on lui parle avec morgue.
Il lui reste à présent le choix entre la morgue,
La maison de refuge ou bien le mauvais lieu ;
Et, n'osant plus, hélas ! tourner son œil vers Dieu,
Un soir, un de ces soirs sombres qu'apporte octobre,
La grisette, ployant sous le poids de l'opprobre,
Après avoir longtemps erré sous le ciel noir,
Fermant les yeux, tendant les bras, se laisse choir
Dans cet abîme immonde où tant de cœurs qui souffrent
Disparaissent, où tant d'espoirs déçus s'engouffrent.

Elle tombe, et sa chute au tripot délirant
Fait le bruit d'une feuille entraînée au torrent.

Pour tâcher d'oublier,—dans les baisers farouches
Que la fille d'amour vend à toutes les bouches
La misérable enfant se jette à corps perdu,
Pillant chaque rameau de l'arbre défendu.

Quelquefois, dans les nuits de l'été si splendides
Où sous les astres d'or peuplant les cieux limpides
Le sonore frisson de la feuille seul rompt
Le silence rêveur des bois ployant leur front,
Où la terre charmée au ciel parle à voix basse,
La pécheresse va, de plaisirs toujours lasse,
Quand les folles clameurs de l'orgie ont cessé,
S'accouder au balcon, et là songe au passé.

Devant elle apparaît le vieux logis champêtre
Ouvrant, comme autrefois, aux brises sa fenêtre,
Elle entend résonner la cloche du hameau,
Chanter le rossignol matineux dans l'ormeau

Dont la tête se penche aux carreaux de sa chambre,
Elle respire l'air plein des senteurs de l'ambre
Qui flottent sur les prés inondés de soleil,
Elle aperçoit sa mère auprès du feu vermeil,
Dérobant dans les plis de sa robe grossière
La tête d'une enfant bégayant sa prière,
Voit son père lisant, le menton dans la main,
Les feuillets mutilés d'un paroissien romain.
Elle rêve longtemps, distraite, oubliant l'heure....
Quand la réalité la secoue, elle pleure.

Cependant la débauche a flétri sa beauté,
Emporté sa jeunesse et détruit sa santé.
Elle cherche pourtant encor l'amer dictame
De l'oubli dans le vin et la caresse infâme,
Et nul enivrement ne saurait l'assouvir.

Or, comme l'honneur a des marches à gravir,
Le libertinage a des degrés à descendre,
Et la fille, qu'on voit à tout venant se vendre,
Pose bientôt son pied, sans un tressaillement,
Au dernier échelon de l'avilissement.

Vieille et laide, elle donne à présent la nausée.

Naufragée aux abois, haletante, épuisée,
Elle erre encor longtemps à la merci des flots
De la corruption étouffant ses sanglots.
Mais enfin elle meurt, et l'océan du crime,
Où la sonde se perd, roule sur sa victime,
Sans en laisser de trace, et sans garder son nom.
Elle meurt, et demain l'hospice ou la prison
—On refuse un cercueil à la prostituée
Que le vagabondage et la faim ont tuée—
Jetera son cadavre aux beaux étudiants
Qui, manche retroussée et cigarette aux dents,
Après avoir fouillé dans sa chair violette,
Pourront tirer au sort les os de son squelette.

1889.

LES MARINS DE LA *JEANNETTE*

A JOSEPH MARMETTE

La terre d'Amérique, en grands cœurs si féconde,
A fourni ces marins dont s'est ému le monde,
Dont la science hier a, de son fier burin,
Eternisé les noms sur des feuillets d'airain.

Quand ces audacieux, croyant à leur étoile,
Eurent à l'âpre vent des mers ouvert la voile,

Qu'ils eurent salué les bocages ombreux
Du rivage natal décroissant derrière eux,
Des cris d'enthousiasme, étrange symphonie,
S'élevèrent des bords de la Californie,
Chaque peuple d'Europe, ivre d'émotion,
Leur jeta du lointain son acclamation.

Explorateurs que nul obstacle ne déroute,
Ils s'en allaient frayer une nouvelle route,
Et, comme la France est de tous les grands essais,
Leur navire à son flanc portait un nom français.

Pionniers du progrès, orgueilleux de leur rôle,
Ils allaient hardiment, le regard sur le pôle.
Ils espéraient franchir les remous éperdus
Qui roulent dans leurs flots tant de marins perdus,
Et rêvaient de porter la bannière étoilée
Plus loin qu'aucune voile encor n'était allée.

Parfois, dans les beaux soirs, quand le vent se taisait,
Et que chaque astre d'or dans les vagues luisait,

Groupés au pied des mâts, ils contaient des légendes,
Ils parlaient du pays des grands bois et des landes,
Ils vantaient le soleil de ces bords séduisants
Où tant de cœurs émus battaient pour les absents.
Bien avant dans la nuit ils causaient sous les voiles,
Et, bercés au roulis des flots remplis d'étoiles,
Après que tout causeur dans l'ombre s'était tû,
Ils restaient là pensifs et le front abattu.
Ils songeaient aux dangers de l'océan arctique ;
Ils revoyaient au loin le foyer domestique
Où le bonheur naguère encore était serein :
Et des soupirs gonflaient leurs poitrines d'airain....
Mais l'aube les voyait joyeux à la manœuvre.

Leur dévoûment était aussi grand que leur œuvre.

Dévoûment inutile !

Hélas ! ils ont grossi
Le nombre des héros qui n'ont pas réussi,
Ils sont morts, en laissant leur tâche inachevée,
Sans pouvoir aborder à la zone rêvée,

Sans atteindre le but splendide et radieux,
Sans qu'une oreille amie ait reçu leurs adieux,
Sous des cieux où l'oiseau n'ouvre jamais son aile,
Au milieu des horreurs de la glace éternelle,
Et l'océan polaire, ignoré du soleil,
Toujours enveloppé d'une nuit sans réveil,
Jeta durant longtemps son râle et son écume
Aux tombeaux de ces preux endormis dans la brume.

Pour retrouver ses fils et recueillir leurs os,
La patrie en deuil a versé son or à flots ;
Et pendant que, roulés dans les plis du suaire,
Ils ont franchi l'Europe, un long glas mortuaire
A tinté dans les cœurs, la bouche des canons
A tous les vents du ciel a répété leurs noms,
Partout ont résonné les cloches, les fanfares,
Londres, Madrid, Berlin ont allumé leurs phares,
Et devant les cercueils de ces sublimes fous,
La France enthousiaste est tombée à genoux ;
Puis son œil a suivi sur l'Océan qui tonne
Les restes des marins dont l'univers s'étonne ;
Et, lorsque l'Amérique a reçu ses héros,

Quand leurs frères, parmi les clameurs, les sanglots,
Sont allés les coucher sous la funèbre voûte,
Porté par des Français, sur le bord de la route
Le tricolore au vent déployait son éclat,
La France dans ses fils était encore là.

Ah ! c'est que cette France admire le courage,
Honore les martyrs, sait toujours rendre hommage
A tous ceux qui sont prêts à mourir, s'il le faut,
Soit au fond d'un désert ou sur un échafaud.

Chaque peuple aujourd'hui connaît la sombre histoire
De ces marins tombés sur un écueil de gloire,
Qui, vaincus, ont au front l'étoile des vainqueurs,
Et leur longue agonie a navré tous les cœurs.

A l'heure où leur vaisseau, toutes voiles ouvertes,
Allait fendre les flots des immensités vertes,
Plus d'un parmi la foule a souri de pitié
De les voir s'arracher aux bras de l'amitié.

Leur bravoure peut-être était de la folie....
Soit ! mais devant celui qui va donner sa vie
Pour servir la science, aider l'humanité,
Moi d'amiration je me sens transporté,
Et ceux qui restent droits quand la France s'incline,
N'ont jamais rien senti battre dans leur poitrine.

1883.

DONNEZ !

Riches que le destin entre ses mains caresse,
O vous pour qui chaque heure est une heure d'ivresse,
Vous qui tissez avec du soleil tous vos jours,
Dans vos brillants salons, qu'habite l'espérance,
Entendez-vous vibrer les longs cris de souffrance
Qui s'élèvent de nos faubourgs ?

Entendez-vous, le soir, quand siffle la rafale,
Le sanglot étouffé, la plainte sépulcrale
Du pauvre regagnant son grenier, tout tremblant ?
Avez-vous quelquefois, au sortir des soirées,
Heurté, mourant de froid sur vos marches dorées
Quelque vieillard au chef branlant ?

Avez-vous, en passant sur nos places publiques,
Emportés au grand trot de coursiers frénétiques,
Vu, couvert de haillons, courir derrière vous
Un enfant que la faim rend furieux, stupide ?
L'avez-vous vu porter à sa lèvre livide
Du pain trouvé dans nos égouts ?

Avez-vous contemplé sur le seuil de vos portes
Des femmes les pieds nus, pâles comme des mortes,
Tendant vers vous leurs bras bleuis et décharnés ?
Avez-vous remarqué leur désespoir farouche,
Pendant qu'elles voulaient étouffer sur leur bouche
Les sanglots de leurs nouveau-nés ?

Vous avez entendu les cris de la misère,
Vous avez vu pleurer un enfant, une mère,
Mais, dans votre bonheur, vous n'avez pas compris
Les horreurrs de la faim, l'amertume des larmes,
Vous n'avez pas compris l'angoisse, les alarmes
De ceux que le sort a meurtris.

Car pour vous tous l'hiver, c'est la saison dorée
Qui vient vous prodiguer, en maîtresse adorée,
Des éblouissements dans vos logis bien clos ;
C'est l'époque des bals et des fêtes splendides,
C'est un banquet sans fin où vos lèvres avides
Boivent l'ambroisie à longs flots.

Non, tandis que chez vous l'âtre toujours rougeoie,
Vous ne pouvez savoir, plongé dans votre joie,
Combien le pauvre souffre en son réduit glacé,
Comme est amer le pain mangé par l'indigence !
Pour le savoir, il faut,— ô triste expérience !
Par l'infortune avoir passé.

Pourtant, depuis les jours de froid, heureux du monde,
La misère partout est, hélas ! si profonde,
Qu'en y songeant je sens des larmes dans mes yeux.
Naguères on a vu des mères éperdues,
Qu'un farouche conseil de la faim a perdues,
Traîner l'enfance aux mauvais lieux.

Oh ! je vous en conjure, écoutez ma parole !
Réveillez-vous ! Donnez aux pauvres votre obole !
Accourez au secours de tant d'infortunés !
Donnez à l'orpheline, à l'infirme au front blême,
A la veuve, au vieillard, à l'homme méchant même,. .
A tous les malheureux donnez !

Donnez ! Faites le tour des misères cachées !
Visitez les taudis où des femmes, couchées
Sur de hideux grabats, n'ont pas l'essentiel !
Enfant, donne aussi ! vends le hochet qui t'amuse
Oui, donnez tous, afin que Dieu ne vous refuse,
Lorsque vous frapperez à la porte du ciel !

1876.

UN DUO

A ERNEST MARCEAU

La nuit d'hiver déjà descend......
La neige tombe fine et drue,
Et sous ses flocons le passant
Semble un spectre blanc dans la rue.

Mais le vent se tait cependant,
Et, sous la lumière électrique
Dont le beau reflet vif, ardent,
Fait flamboyer les murs de brique,

Une troupe d'enfants flâneurs
Ecoute, charmée, ébahie,
Les accords qu'aux gais promeneurs
Jette un orgue de Barbarie.

Ces sons, plus ou moins argentins,
Sont vendus sous les cieux sans lune
Par deux pauvres Napolitains :
Un beau blond, une belle brune.

Le mari, l'air fier, résolu,
Tourne, distrait, la manivelle
Du vieil orgue d'où sort moulu
Le grain d'or de la tarentelle.

Et l'épouse, en quêtant les sous,
Lève un œil noir si plein de flammes,
Qu'elle met sens dessus dessous
Le cœur des hommes et des..... femmes.

Elle amène au moulin de l'eau
Avec son patois qui roucoule,
Et la recette, au trémolo
De l'orgue soufflé, coule, coule.

Et, pendant que l'Italien
Dévide ses sons dans la neige
Qui couvre en tombant tout son bien,
Il songe au pays du Corrège.

Il songe aux marbres, aux saphirs
Reflétant les feux du Vésuve,
Et l'essaim des vieux souvenirs
Verse dans son cœur son effluve.

Il rêve.... Dans le lointain clair
Apparaît pour lui l'Italie
Le front ceint d'un bandeau d'éclair,
Et sa main quelquefois s'oublie.

L'esprit plongé dans l'infini,
Il voit Naples, Rome et Venise,
Et ses amis, lazaroni
Couchés sous un soleil qui grise.

Il voit un ciel étincelant
Embraser le golfe de Gènes
Où le soir le flot indolent
S'endort aux refrains des sirènes.

Il entend des chants familiers
Sur les lagunes que sillonnent
En tous sens les bruns gondoliers,
Et ses membres souvent frissonnent.

Il rêve, morose, abattu,
Le poing appuyé sur la hanche ;
Il rêve, et l'instrument s'est tû ;
Il rêve, et sa tête se penche.

Et, quand un oisif fait de l'œil
A la sémillante quêteuse,
Au lieu d'en prendre de l'orgueil,
Elle en est chagrine, honteuse.

Au lieu de sourire gaîment,
Quand parfois quelqu'un la taquine,
Elle cache son front charmant
De son châle ou de sa basquine.

Au lieu d'avoir un air joyeux,
Lorsque le cuivre à flots lui tombe,
Elle a des larmes dans les yeux,
Elle est morne comme la tombe.

Car elle songe qu'au départ,
Le matin, toujours elle laisse
Son enfant aux bras du hasard,
Ce vieux nourricier sans caresse.

1888.

L'AURORE BORÉALE

A J.-E. ROBIDOUX.

La nuit d'hiver étend son aile diaphane
Sur l'immobilité morne de la savane
Qui regarde monter, dans le recueillement,
La lune, à l'horizon, comme un saint-sacrement.
L'azur du ciel est vif, et chaque étoile blonde
Brille à travers les fûts de la forêt profonde.

La rafale se tait, et les sapins glacés,
Comme des spectres blancs, penchent leurs fronts lassés
Sous le poids de la neige étincelant dans l'ombre.
La savane s'endort dans sa majesté sombre,
Pleine du saint émoi qui vient du firmament.
Dans l'espace nul bruit ne trouble, en ce moment,
Le transparent sommeil des gigantesques arbres
Profilant sur le ciel leurs troncs comme des marbres :
Seul le craquement sourd d'un bouleau qui se fend
Sous l'invisible effort du grand froid triomphant
Rompt d'instant en instant le solennel silence
Du désert qui poursuit sa rêverie immense.

Tout à coup, vers le Nord, du vaste horizon pur
Une rose lueur émerge dans l'azur,
Et, fluide clavier dont les étranges touches
Battent de l'aile ainsi que des oiseaux farouches,
Eparpillant partout des diamants dans l'air,
Elle envahit le vague océan de l'éther.
Aussitôt ce clavier, zébré d'or et d'agate,
Se change en un rideau dont la blancheur éclate,
Dont les replis moelleux, aussi prompts que l'éclair,
Ondulent sans arrêt sur le firmament clair.

Quel est ce voile étrange ou plutôt ce prodige ?

C'est le panorama que l'esprit du vertige
Déroule à l'infini de la mer et des cieux.
Sous le souffle effréné d'un vent mystérieux,
Dans un écroulement d'ombres et de lumières,
Le voile se déchire, et de larges rivières
De perles et d'onyx roulent dans le ciel bleu,
Et leurs flots, tout hachés de volutes de feu,
S'écrasent, et, trouant des archipels d'opale,
Déferlent par-dessus une montagne pâle
De nuages pareils à des vaisseaux ancrés
Dans les immensités des golfes éthérés,
Et puis, rejaillissant sur des vapeurs compactes,
Inondent l'horizon de roses cataractes.
Le voile en un clin-d'œil se reforme plus beau,
Lobé comme un serpent, vibrant comme un drapeau :
Plus rapide cent fois qu'un jet pyrotechnique,
Il fait en pétillant un sabbat fantastique,
Il met en mouvement des milliers de soleils
Qui dansent à travers de grands brouillards vermeils
Comme cristallisés dans la plaine azurée.
Quelquefois on dirait une écharpe nacrée
Qu'un groupe de houris secoûrait en volant

Dans l'incommensurable espace étincelant ;
Tantôt on le prendrait pour le réseau de toiles
Que Prométhée étend pour prendre les étoiles,
Ou pour le tablier sans bornes dans lequel
Les anges vanneraient des roses sur le ciel.

Et la forêt regarde, enivrée, éblouie,
Se dérouler au loin cette scène inouïe :
Et l'orignal, le mufle en avant, tout tremblant,
Les quatre pieds cloués sur un mamelon blanc,
L'œil grand ouvert, au bord de la savane claire,
Fixe depuis longtemps l'auréole polaire
Poudroyant de ses feux le céleste plafond,
Et son extase fauve en deux larmes se fond.

1889.

AU CURÉ LABELLE

D'un amour infini vous brûlez pour l'Eglise.
Par le flot du progrès vous êtes emporté.
En deux sublimes parts votre âme se divise :
L'une appartient au Christ, l'autre à l'humanité.

Emparons-nous du sol !—voilà votre devise,
Et, le front rayonnant d'une mâle fierté,
Vous poursuivez toujours quelque vaste entreprise
Pour donner du travail au bras déshérité.

Un jour que sur les champs croulait à flots la neige,
Vers la ville on vous vit guider un long cortége
Portant aux indigents du bois avec du pain.

Des plus purs dévoûments vous nous donnez l'exemple...
Et le peuple en son cœur déjà vous dresse un temple
Plus stable qu'un pilier de granit ou d'airain.

1884.

A OSCAR MARTEL

Quand l'archet palpitant fait ruisseler les sons
Du stradivarius pressé sur ta poitrine,
Il coule de ton bras comme une onde divine
Qui jette dans les cœurs de sublimes frissons.

Tour à tour sous tes doigts gazouillent les pinsons,
Les épis des blés d'or, la source cristalline,
Les bruits mystérieux de la conque marine,
La harpe des roseaux, le clavier des buissons.

O maître ! en t'écoutant on croit que le génie
Dans ton âme versa toute son harmonie,
Tous les rayonnements sacrés de l'idéal ;

On sent que la nature a bercé ton enfance
Aux suaves rumeurs de quelque fleuve immense,
Aux concerts des grands bois de ton pays natal.

1888.

A EUGÉNIE TESSIER

Tu ne te souviens pas d'avoir vu le soleil
Qui dore l'horizon, le flot, l'arbre, la pierre,
Car le destin ferma pour toujours ta paupière,
Sitôt qu'elle eut souri dans ton berceau vermeil.

Or, quand s'évanouit l'éclair de ta prunelle,
Le génie en ton âme alluma son flambeau,
Et l'œil de ta pensée a vu l'astre du Beau,
Ton esprit, pour l'atteindre, a déployé son aile.

Et ce que l'onde dit d'enivrant au roseau,
Ce que le hautbois a de divin dans sa note,
Ce que le vent de mai sous les lilas chuchote,
Oui, tout cela frémit dans ton gosier d'oiseau.

Comme le rossignol dont la chanson se mêle
Aux sonores frissons des feuilles dans la nuit,
Tu gazouillas d'abord pour tromper ton ennui,
Et ton refrain rendit jalouse Philomèle.

Et bientôt le passant, tout ravi, s'arrêta
Pour savoir qui chantait dans cette ombre sereine...
Lorsque tu fis un soir ton début sur la scène,
Une acclamation délirante éclata.

Dès ce moment ta main a fait tomber le voile
Qui te cachait aux yeux des chercheurs d'idéal.
Déjà tu fais l'orgueil de ton pays natal,
Et ton nom désormais luira comme une étoile.

Mais, malgré tes succès, quand ton trille argentin
Fait tressaillir les cœurs, d'une ivresse divine,
Parfois un sanglot semble étreindre ta poitrine,
Une larme jaillit de ton grand œil éteint.

Tu pleures, le front plein d'une sublime fièvre,
L'esprit dans les rayons éblouissants de l'art,
De ne pouvoir, hélas ! caresser du regard
Les milliers d'auditeurs suspendus à ta lèvre.

Et tu songes toujours que c'est payer bien cher
Les applaudissements de la foule éperdue
Que de venir chanter à tâtons et perdue
Sous les feux de la rampe aussi vifs que l'éclair.

Tu préfères la paix des humbles villageoises
Qui contemplent les cieux, les prés, les eaux, les bois,
Aux bravos éclatants que soulève ta voix,
Au prix de tant d'ennuis, au prix de tant d'angoisses.

Ton cœur saigne souvent en palpitant d'émoi....
Mais console-toi donc, en songeant, Eugénie,
Que l'on a de tout temps vu souffrir le génie,
Que le grand Milton fut aveugle comme toi.

Oui, chante plus gaîment au-dessus de nos fanges....
Et, quand tu nous fuiras, oiseau mélodieux,
Aux rayons éternels tu rouvriras tes yeux,
Tu mêleras ta voix à l'hosanna des anges !

1888

A COQUELIN

Le jour incessamment luit sur l'Empire anglais,
Et, lorsque le soleil se couche sur le Gange,
La cime de nos monts de teintes d'or se frange,
L'aube glisse à travers nos grands bois ses reflets.

De même le soleil de l'art ne meurt jamais ;
Sur chaque siècle il laisse une lueur étrange,
Et, quand un peuple veut l'éteindre dans la fange,
Il s'en va rayonner sur de plus hauts sommets.

De son plus vif éclat il brille sur la France,
Y fait tout resplendir, et, malgré la distance,
Projette sur nos bords son reflet réchauffant :

Et si parfois pâlit sa lumière féconde,
C'est qu'alors de Paris quelque sublime enfant
Verse à flots ses rayons à l'autre bout du monde.

1889.

A PHILIPPE HÉBERT

Ainsi que le poète, ô sculpteur inspiré !
Vous aimez errer seul au bord du flot qui tonne,
A gravir les sommets dont la hauteur étonne,
A suivre, du regard, le nuage doré.

De rêves, comme lui, vous êtes enivré.
Vous tenez à vos pieds le nimbe et la couronne,
Et votre main, toujours sévère, ne les donne
Qu'à ceux pour qui l'honneur est un fleuron sacré.

Votre front est brûlant d'une sublime fièvre,
Et votre ciseau met aux marbres une lèvre
Qui chante à l'avenir un immortel refrain.

Oui, de l'art vous avez remporté la victoire,
Et tout l'éclat qui luit sur vos héros d'airain
Verse sur votre nom le rayon de la gloire !

1883.

A GUSTAVE DROLET

Chevalier de la Légion d'honneur

La France sur nos bords a versé bien du sang.
Nos aïeux, héritiers de sa valeur guerrière,
Ont, luttant pour l'honneur de sa vieille bannière,
Ecrit avec le glaive un livre éblouissant.

Mais la France, fermant un jour son cœur de mère,
Insensible aux sanglots du Canada mourant,—
Aux lèvres de ses preux tendit l'éponge amère,
Et laissa sans appui les fils du Saint-Laurent.

Nous lui pardonnons tous sa longue indifférence;
Nous oublions qu'après tant de jours de souffrance
Il nous fallut subir la morgue des vainqueurs,

Quand par-dessus les flots de l'Océan qui gronde
Son bras maternel tend des palmes aux grands cœurs
Qui combattent pour elle aux bords du nouveau monde.

1883.

A FRANCIS PARKMAN

Vous avez approché du gouffre délirant
Où le flot furieux du Montmorency gronde,
Erré sous les arceaux de la forêt profonde
Qui se penche au miroir du large Saint-Laurent.

L'Océan vous berça bien des fois sur son onde:
Le Cédron vous a vu penché sur son torrent :
Et votre esprit glana de l'un à l'autre monde
Des récits parfumés d'un arome enivrant.

De tous vos souvenirs formant de blondes gerbes,
Vous avez buriné sur des frontons superbes
Les noms des bords nombreux où vous eûtes accès.

Mais de tous les pays que votre plume vante
Celui qui gardera plus fraîche et plus vivante
Votre mémoire, c'est le Canada français.

1882.

A A.-N. MONTPETIT

On vous voit, le printemps, assis seul au rivage,
Le regard sur les eaux, sondant l'immensité :
Vous cheminez souvent, dans les jours de l'été,
Sous les arbres touffus de la forêt sauvage.

Vous aimez à fouler le sentier écarté,
A suivre le torrent libre de tout servage,
A gravir les haut pics que l'ouragan ravage,
A vous pencher au bord du grand fleuve indompté :

Car aux bois, sur la grève où chante l'alouette,
Votre esprit de penseur, votre âme de poète
S'ouvre plus largement à ses rêves aimés :

Et voilà ce qui fait qu'en ouvrant votre livre,
Je respire toujours un parfum qui m'enivre
Comme l'odeur des flots et des pins embaumés.

1880.

LE PALAIS DE GLACE

On a fait un palais avec des blocs de glace.
Son portail est orné d'étranges frondaisons.
L'œil, du haut de ses tours diaphanes, embrasse
De ravissants aspects, d'immenses horizons.

Le nouveau palais a des reflets d'émeraude.
Il se rit des assauts que lui livre le vent,
Et notre hiver n'a pas de bruine assez chaude
Pour ternir son éclat radieux et mouvant.

Le givre à ses flancs met de folles dentelures ;
L'aurore de rubis étoile son cristal,
Et, lorsque le couchant rougit ses crénelures,
L'on dirait le château d'un conte oriental.

Puis, la nuit, sous le feu des lampes électriques,
Le monument se change en un fort de vermeil
Dont chaque meurtrière—explosions féeriques !—
Lancerait à l'éther des bribes de soleil.

De partout on vient voir la chose merveilleuse.
Chacun s'émeut devant ce chef-d'œuvre inouï,
Et la belle Créole, indolente et frileuse,
Ne peut en détacher son grand œil ébloui.

Mais il aura le sort des châteaux en Espagne....
Ses murs fondront avec la neige et le verglas,
Car tout près quelque folle enfant de la campagne
Viendra, dans quelques jours, vous vendre des lilas.

1884.

LE CARNAVAL

Les étrangers en foule accourent à la ville,
Attirés par l'éclat du prochain carnaval:
Et, faisant taire enfin la politique vile,
Un flot de joie étrange envahit Montréal
Qui, depuis plus d'un mois, pris d'une ardeur fébrile,
Fait les préparatifs de son grand festival.

Le fleuve, en ce moment, avec fracas s'épanche,
Délirant sous l'effort des glaçons effrénés :
Les arbres, dont le front sous le verglas se penche,
Tendent vers les passants leurs longs bras décharnés ;
Les vallons, aux abois, râlent sous l'avalanche,
Et la forêt se tord sous les vents déchaînés.

Mais, malgré l'ouragan hurlant sur les toitures,
Malgré les tourbillons qui dérobent les cieux,
Les citadins, couverts de leurs chaudes fourrures,
Se pressent en tous sens, follement anxieux ;
Et des squares, des quais, des trottoirs, des voitures
Monte comme un concert de murmures joyeux.

Car c'est demain que va commencer une fête
Qui durera huit jours, sans trève et sans repos ;
Et la ville se hâte, et, narguant la tempête,
Met la dernière main aux grands arcs triomphaux
Sous qui défileront, fiers et dressant la tête,
D'innombrables piétons tout chargés de drapeaux.

La ville est dans l'attente, et la foule qui passe
A l'air tout à la fois rieur et solennel ;
La ville est dans l'attente, et le palais de glace,
Edifice inouï comme la tour Eiffel,
Profilant son sommet irisé dans l'espace,
Jette un rayonnement immense sur le ciel.

Enfin l'astre joyeux du carnaval se lève....
O surprise ! la nuit a fait tomber le vent,
L'ouragan vient de fuir ainsi qu'un mauvais rêve,
Le soleil boréal, dérobé si souvent,
Lance dans l'éther vif des flamboiements de glaive
Et plaque les clochers d'un reflet d'or mouvant.

Une procession d'équipages féeriques
Défile tout à coup pour donner le signal
Des divertissements bruyants et chimériques
Qui commencent avec le rayon matinal....
Alors des coups de feu, des bravos homériques
Acclament les hérauts d'armes du carnaval.

De tous côtés bientôt résonne la fanfare
Des trompettes mêlant leurs sonores frissons
Aux longs hennissements du cheval qui s'effare
Et qui piaffe parmi la neige et les glaçons ;
Et sur les condoras rayonnant comme un phare
Se croisent des éclats de rire et des chansons.

De souples raquetteurs, chantant à gorge pleine,
Passent deux à deux, fiers comme des fantassins,
Portant des justaucorps, des ceintures de laine,
Des bonnets phrygiens, de légers mocassins :
En folle ribambelle ils volent vers la plaine,
Criblés par les éclairs de beaux yeux assassins.

Sur le flanc des coteaux et des montagnes russes,
Couchés sur leurs traîneaux aux lisses d'acier clair,
Poussant des cris perçants, de vrais cris de Borusses,
D'impétueux enfants fondent sans fin dans l'air,
Pendant que sur la glace, à l'éclat plein d'astuces,
L'âpre patineur glisse et fuit comme l'éclair.

Sur une tobogane, où chacun est à l'aise,
Emportés au galop d'un coursier tout fumant
Dont le harnais doré brille comme la braise
Et jette sur la neige un vif miroitement,
De charmants tapageurs, chantant la *Marseillaise*,
Dans un blanc tourbillon passent à tout moment.

En gentils capuchons, des essaims de brunettes
Papillonnent partout comme de gais lutins :
A travers le bruit clair des grelots, des clochettes,
On entend leurs caquets et leurs rires mutins
Comme le gazouillis enivrant des fauvettes
Parmi les trémolos des ruisseaux argentins.

Maintenant regardez venir la mascarade . . . .
C'est la confusion des langues qui revit,
Un pandémonium humain qui se ballade,
Grimace, chante, geint, court, danse, pleure et rit ;
C'est tout ce qu'un cerveau peut, serein ou malade,
Concevoir de plus propre à réjouir l'esprit.

C'est un vaste assemblage où prime l'antithèse,
Où le sans-gêne trône à côté du haut ton,
Où la fureur du loup devant l'agneau s'apaise ;
Là Don Juan à la joue est baisé par Caton,
Et des marquis poudrés du temps de Louis seize
Bras dessus bras dessous marchent avec Danton.

Montréal est plongé jusqu'au cou dans la joie.
L'étranger est ravi de l'éclat sans pareil
Que la ville, enivrée, à cet instant déploie.
Cependant l'heure fuit, et bientôt le soleil
Fermera sa paupière à l'horizon qu'il noie
Dans des flots d'ambre, d'or, de pourpre et de vermeil.

Et le jour a duré ce que dure la bulle
Que l'enfant gonfle et fait osciller sous ses doigts.
Déjà sur l'azur vif s'étend le crépuscule,
Déjà l'ombre descend dans les lointains plus froids,
Et l'orient s'enflamme, et l'astre noctambule
Met des reflets d'acier sur le givre des toits.

La foule des passants est maintenant moins dense.
Les cafés sont si pleins qu'on n'en a plus l'accès ;
Là tout un monde boit, rit, chante, et fait bombance,
Et les restaurateurs sont fous de leur succès :
Là de vin et d'esprit on fait grande dépense,
Et nul n'en est lassé, car tous deux sont français.

Aux théatres dorés chaque stalle est garnie :
On y crible de fleurs les artistes charmés :
Et la foule, penchée aux coupes du génie,
Des purs enivrements boit les flots parfumés,
Pendant qu'aux bals la valse, indolente harmonie,
Balance dans ses bras bien des couples pâmés.

Soudain une rougeur très vive à l'Ouest éclate. . . .
Comme un vaste incendie elle embrase les cieux
Et baigne chaque toit, d'un reflet écarlate.
Aussitôt des milliers de promeneurs fougueux,
Encombrant les trottoirs luisants comme l'agate,
S'élancent, en criant, vers le point lumineux.

Tous les yeux sont fixés sur le palais de glace.
Un déluge de jets pyrotechniques fond
Sur ses murs et ses tours durs comme une cuirasse.
En un fort de rubis le beau palais se fond,
Et, vomissant des flots d'étoiles dans l'espace,
Au feu des raquetteurs de tous côtés répond.

Un mitraille d'or grèle sur l'édifice ;
Une lave d'argent coule de ses lambris.
A-t-on jamais rêvé pareil feu d'artifice ?
Par instants on dirait qu'un essaim de péris,
Combattant des lutins au bord d'un précipice,
Lance sur eux des tas de perles et d'iris.

Hourra ! les raquetteurs ont pris la forteresse,
Et le dernier éclair des combattants s'éteint
Avec le dernier cri des passants pleins d'ivresse
Disparaissant déjà dans le neigeux lointain ;
Et la fête finit par une hardiesse,
Pour renaître plus belle aux rayons du matin.

1889.

LA SUCRERIE

Le soleil fond la neige et fait rayonner l'eau ;
Dans les branches frémit la sève prisonnière ;
Et l'érable, sentant la chaleur printanière,
Verse ses pleurs de miel au vase de bouleau.

Dans le lointain d'azur une rose fumée
Flotte sur le bois plein de bruits harmonieux :
Elle monte d'un feu de sarments résineux
Où chauffe en gazouillant une onde parfumée.

Le paysan, joyeux, fait bouillir, en chantant,
L'eau d'érable, l'esprit enflammé par le lucre
Que doit lui rapporter sa récolte de sucre
Qui s'entasse et lui jette un reflet miroitant.

Et, pendant qu'il surveille, au fond de sa cabane,
Le feu qui convertit la sève en sirop blond,
Son fils, les seaux aux bras, la raquette au talon,
Est en train d'amasser une nouvelle manne.

Transvidant chaque vase où chaque arbre a pleuré,
Il se hâte à travers la neige et la broussaille,
Et l'érable lui verse alors par son entaille
Les exquises senteurs dont il est saturé.

Tout à coup, près du feu, le père se découvre :
Il vient d'entendre au loin une cloche sonner....
Et, pour livrer passage au fils qui vient dîner,
La porte aux ais mal joints de la cabane s'ouvre.

En face des tisons, ils mettent le couvert,
Et mangent sur le pouce, à la bonne franquette,
Ayant pour siége un seau couvert d'une raquette,
Pour nappe les rameaux d'un arbre toujours vert.

Sur leur figure on lit ce fier contentement
Que le travail honnête aux cœurs courageux donne.
Tout en cassant son pain, le paysan fredonne,
Sur un ton nasillard, un vieux refrain normand.

Au moment de finir leur repas, ils entendent
Comme un long hallali vibrer sous la forêt....
Ils sortent brusquement, et, le pied en arrêt,
Ils jettent à l'écho des cris perçants qu'ils scandent.

Des bravos délirants répondent à leurs cris....
Et bientôt, débouchant d'une combe prochaine,
De nombreux villageois, que le plaisir déchaîne,
Bondissent dans la hutte, et tout le sucre est....pris.

Les sucriers ne font aucune résistance,
Car les nouveaux venus sont autant d'invités ;
Et, fuyant leur seuil où s'entassent les pâtés,
Ils laissent le champ libre à la réjouissance.

Ainsi que les oiseaux sous le vent printanier,
Les amis du village en tous sens se répandent,
Et déjà des marmots aux branches se suspendent,
Pour tâcher d'y saisir les nids de l'an dernier.

Se lançant des boulets de neige, des espiègles,
Tout près de la cabane, en deux camps divisés,
Tour à tour triomphants, tour à tour repoussés,
Se livrent, fous d'ardeur, une bataille en règles.

Les raquettes aux pieds, marchant tout de travers,
Des écoliers vont boire aux coupes de l'érable,
Suivis, dans les halliers, d'un essaim adorable
Dont le rire argentin attire les piverts.

De charmantes enfants, aux corsages de guêpes,
Papillonnent parmi seaux, cuves et bidons,
Criant, battant des mains, dansant des rigodons,
Pendant que les mamans mettent au feu des. . .crèpes.

Des vieux, que le soleil d'avril fait rajeunir,
Causent joyeusement, assis au pied d'un chène,
Et l'arbre altier, penchant sa tête souveraine,
Etend ses bras sur eux, comme pour les bénir.

Des amoureux, suivant une sente discrète,
Neige au pied, flamme au front, s'entretiennent tout bas,
Et non loin un oiseau, moqueur, rit aux éclats,
En voyant passer ceux qui se content fleurette.

Parfois des coups de feu grondent dans le lointain. . .
Ce sont les sucriers voisins qui les invitent,
Ou bien, sous des sapins où des ailes palpitent,
C'est un vieil invité qui se refait la main.

Soudain le timbre clair d'un porte-voix résonne....
Un grand cri de triomphe y répond aussitôt,
Et chacun vient s'asseoir autour d'un long tréteau
Où le sirop abonde, où la crèpe foisonne.

On mange goulûment, du grand au plus petit.
Le feu de la gaîté dans tous les yeux scintille.
A défaut de vin vieux, l'esprit gaulois pétille,
A défaut de plats d'or, on a de l'appétit.

Après les gais propos viennent les chansonnettes:
Le maître de céans, un ancien marguillier,
D'une voix de stentor, chante à s'égosiller,
Et son refrain grivois fait rougir les brunettes.

Un robuste garçon dit sur un ton très faux
Un couplet érotique où le gros bon sens louche:
Un quolibet d'enfant lui fait fermer la bouche
Au milieu d'un fou rire et d'éclatants bravos.

Une blonde fillette essaie une romance . . . . . .
La mémoire manquant, elle s'arrête court :
Un vieillard la remplace, et chacun à son tour,
Chacun chante, plongé dans une joie immense.

On quitte enfin la table, et sur de frais copeaux,
Devant le cabanon inondé de lumières,
Bientôt la danse s'ouvre au chant de deux commères
Qui marquent la cadence, à grands coups de chapeaux.

On commence le bal par des *reels* et des gigues ;
Quelques instants après viennent les cotillons . . . .
Oh! quel plaisir de voir en légers tourbillons
Les garçons essoufflés se faire aller les gigues !

Pendant qu'on se trémousse, un beau galant, musqué,
Pour se donner du ton, organise un quadrille :
Mais, comme on est ici moins savant qu'à la ville,
On s'embrouille, on se perd, et le coup est manqué.

Cet insuccès aux vieux désopile la rate,
Et, songeant à l'époque où le bon goût régnait,
Ces délurés moqueurs ouvrent un menuet....
Mais le grand âge oublie, et le menuet rate.

Vit-on jamais aux bois autant de fiascos ?
Cela n'empêche pas pourtant que l'on s'amuse.
Pour peindre le bonheur de ces gens, ô ma muse !
Tu devrais me donner, ma foi ! d'autres pinceaux.

Cependant le soleil à l'horizon s'incline ;
Il est grand temps de mettre au feu le brassin d'or ;
Et le vieux sucrier, pendant qu'on danse encor,
Court attiser la flamme où brûle la résine.

Puis à la crémaillère il suspend le chaudron ;
Et sur l'âpre brasier qui pétille et qui ronfle
Le miel éblouissant de l'arbre bout et gonfle,
Couvé par les grands yeux d'anges assis en rond.

Parfois un cri d'enfant, où le désespoir perce,
Eclate tout à coup près du feu dévorant....
Quelle est donc la raison de ce cri déchirant ?
C'est le sirop bouillant qui se fâche et renverse.

A tout moment le vieux au chaudron met le plat :
Il en sort des lingots rutilants qu'il étire....
Le temps est arrivé de manger de la *tire*,
Et bientôt au dehors la danse tombe à plat.

Ainsi que des frelons attaquant une ruche,
L'essaim des villageois vole vers le brassin,
Y plonge tour à tour les doigts et le bassin,
Et, pour avoir sa part de miel, plus d'un trébuche.

Et l'on joue à la fois des coudes et des dents.
Les bambins au chaudron se barbouillent les joues,
Et les fillettes font de ravissantes moues
En croquant les cristaux de la *tire* fondants.

Oh ! quel charmant tableau qu'une belle fillette
Qui mord à pleine bouche à l'or du sucre chaud !
Oh ! quel petit poème exquis qu'un frais marmot
Qui brasse des cristaux, avec une palette.

Chacun casse des œufs dans le sirop qui bout.
Peut-on imaginer plus suave omelette ?
On se brûle les doigts, on gâte sa toilette....
N'importe ! l'on déguste, et l'on rit tout son soûl.

Pourtant il va falloir s'arracher à l'étreinte
Du plaisir, et quitter la cabane en bois rond....
Pour la dernière fois on se penche au chaudron....
Et l'on sort, laissant seul le maître qui s'éreinte.

Il est à façonner les cônes succulents
Qu'il doit distribuer parmi tous les convives ;
Et, pendant ce temps-là, les mamans toujours vives
Hâtent, pour le retour, les papas toujours lents.

On se sépare enfin du sucrier en nage
Qui partage en riant les restes du festin,
Et, pendant que la nuit tombe dans le lointain,
L'on reprend, en chantant, la route du village.

1889.

RENOUVEAU

A HORACE SAINT-LOUIS

Le printemps vient sourire à la terre charmée.
Le soleil de mai fait reverdir les forêts ;
Des souffles enivrants agitent la ramée ;
Des nuages d'encens s'élèvent des guérêts ;
Et l'oiseau, sous le dais de la branche embaumée,
Mêle sa voix aux chants des ruisseaux clairs et frais.

La sève à jets pressés dans les rameaux bouillonne ;
La mousse agrafe aux rocs son manteau de satin :
Sur le trèfle odorant l'abeille tourbillonne ;
Sur les roses s'abat le papillon mutin ;
Et parmi les ajoncs la source qui rayonne
Berce les nids rêveurs, d'un murmure argentin.

L'épaule du coteau luit comme une émeraude ;
L'entonnoir du vallon de lis est constellé ;
Sous les grands bois ronflants le cerf, étonné, rôde ;
Le bœuf, ravi, promène au loin son œil troublé ;
Et le semeur, suivi des moineaux en maraude,
Eparpille dans l'air sa chanson et son blé.

On respire parfois comme un vent d'ambroisie ;
Dans la nuit l'horizon garde un reflet du jour ;
Chaque être librement poursuit sa fantaisie,
Les enfants dans les fleurs, les bouvreuils sur la tour ;
Et les monts azurés, ivres de poésie,
Parlent avec le ciel un langage d'amour.

La nature a repris sa beauté, sa jeunesse.
Partout c'est un réveil qui vient tout redorer,
Partout c'est un rayon qui réchauffe et caresse,
C'est un luth que la main des brises fait vibrer....
Mais cependant, malgré tant d'éclat, tant d'ivresse,
Je ne revois jamais le printemps sans pleurer.

Car il me fait songer au printemps de ma vie,
Aux mille illusions dont je me suis bercé,
Aux fleurs de mon chemin, à la douce harmonie
Qui charmait mon oreille aux beaux jours du passé :
Car ce réveil est plein d'une amère ironie
Qui déchire mon cœur par les regrets froissé.

Mais si le renouveau par sa magnificence
Me fait pleurer le temps que chacun pleurera,
Il m'apporte en retour la suprême espérance
Qu'après les jours de deuil la floraison viendra,
Qu'il brille par delà ce monde de souffrance
Un printemps éternel où mon cœur renaîtra !

1884

LES PEUPLIERS

Salut, grands peupliers qui penchez sur la route
Votre feuillage lourd d'enivrantes senteurs,
Qui bercez sur ma tête une ondoyante voûte
Toute pleine d'oiseaux chanteurs !

J'aime à vous contempler, à l'époque charmante
Où le soleil vient tout rajeunir et griser,
Où la brise de mai, mystérieuse amante,
Vous fait frémir sous son baiser ;

Car dans le doux babil de la feuille qui tremble,
Dans la chanson du nid sur la branche bercé,
En extase, je crois ouïr chanter ensemble
Les voix suaves du passé.

Un soir du mois de juin, à la brise jalouse
Dénouant les anneaux de ses cheveux de jais,
Elle m'avait suivi sur la molle pelouse
Qu'ombrage votre immense dais.

De vos cimes montaient des chants et des murmures :
L'oiseau s'y querellait avec l'écho moqueur....
Nous vînmes nous asseoir tous deux sous vos ramures,
Avec le printemps dans le cœur.

Nous causâmes longtemps dans votre ombre sonore..
Elle avait des propos étranges que j'aimais,
Dont le souvenir fait que j'en tressaille encore,
Et que je n'oublierai jamais.

Oui, mes vieux peupliers, sous votre vaste dôme,
Quand le printemps sourit, j'aime à venir m'asseoir,
Car je crois voir ici le gracieux fantôme
De ce temps envolé qui fut mon plus beau soir.

1872.

A MADEMOISELLE D. T....

À la joie, au bonheur, enfant, tout vous convie.
Nulle ombre ne ternit votre horizon vermeil,
Car vous êtes à l'âge où la fleur de la vie
Entr'ouvre sa corolle aux baisers du soleil.

Vous êtes le printemps, vous êtes la jeunesse,
Vous êtes le rayon, vous êtes le parfum,
La candeur qui fait croire et la voix qui caresse,
L'idole du foyer et l'ange de quelqu'un.

Tandis que bien souvent je penche un front morose
Sous le poids des regrets et des souvenirs lourds,
Vous, toujours poursuivant quelque illusion rose,
D'un tissu de rayons vous faites tous vos jours.

Où je vois un couchant, vous voyez une aurore ;
Pourtant l'aurore un jour ne vous sourira point....
Mais il reste pour vous bien des bonheurs encore :
Vous n'êtes qu'en avril, et l'hiver est bien loin.

1884.

LE LILAS

Sur le bord d'un sentier ombragé de buissons
Des thyrses de lilas penchent leur tête lasse ;
La brise et les oiseaux, qui chantent dans l'espace,
Viennent y parfumer leur aile et leurs chansons.

Soudain, cheveux au vent, un enfant mutin passe,
Poursuivant un essaim de charmants papillons...
Bientôt il voit les fleurs, sur elles fait main basse...
Et la branche a perdu ses parfums, ses rayons.

Le lilas, c'est pour nous le printemps, la jeunesse
Avec tout son arome et toute son ivresse
Qui semblent éternels sous le ciel rayonnant :

Mais un jour le sort passe au sentier de la vie,
Il voit la fraîche fleur dont notre âme est ravie,
Et, sourd à nos sanglots, l'emporte en ricanant.

1883.

FLORÉAL

Le bosquet reverdit, et l'arbre en bourgeonnant
Verse son parfum âcre à la brise mutine ;
L'herbe rutile aux flancs du coteau rayonnant ;
Le papillon voltige, et l'abeille butine.

L'air est lourd des senteurs des lilas enivrants ;
Le soprano des bois partout chante et lutine ;
Et sur les sillons chauds et les flots odorants
Tourbillonne au soleil une brume argentine.

Des vagues de lumière inondent les hameaux :
De longs frissons d'amour courent sous les rameaux
Dont le clavier palpite au vent qui le caresse.

Ainsi qu'une épousée au front rose et vermeil,
La terre, rajeunie après son froid sommeil,
Promène sur le ciel des yeux noyés d'ivresse.

1887.

A MADEMOISELLE ***

Enfant, as-tu trouvé de l'amertume au fond
Du vase éblouissant qui te versait la vie,
Que tu viens d'écarter tout à coup ton beau front
De la foule où naguère on te voyait ravie ?

Si jeune encore, as-tu déjà fait des ingrats ?
As-tu vu s'envoler quelque illusion blonde ?
Le sort ne veut-il plus te bercer dans ses bras ?
Oh ! dis-moi donc pourquoi tu vas quitter le monde ?

Quand les lis au soleil bercent leurs encensoirs,
Que l'oiseau fait son nid, l'herbe commence à croître,
Pourquoi, te dépouillant de tes longs cheveux noirs,
Cours-tu t'ensevelir vivante dans un cloître ?

Pourquoi rêver devant une tête de mort,
Quand l'arbre parfumé, qu'on nomme la jeunesse,
Balançant ses rameaux tout chargés de fruit d'or,
Jette au vent des amours ses chansons, son ivresse ?

Qu'importe ton secret !... Tu pars le cœur content ;
Tu sembles ignorer, de mystères avide,
Que la maison dorée où tu nous charmais tant
Sera demain aussi morne qu'un berceau vide.

T'arrachant aux baisers de ta famille en pleurs,
Tu franchiras le seuil sacré du sanctuaire,
En toilette de bal, le front chargé de fleurs,
Pour aller te coucher sous un drap mortuaire.

Un prêtre, en surplis blanc, aspergera ton corps
Qui frémira d'émoi sous l'eau sainte qui coule,
Et, pendant qu'il lira les versets pour les morts,
Des sanglots dans la nef éclateront en foule.

Et tu ne pourras plus porter ton nom si doux :
Celui d'une martyre en aura pris la place.
Tu verras le plancher usé par tes genoux,
Et tes traits fins prendront une pâleur qui glace.

Le souvenir mourra dans ton cœur endormi ;
Tu seras pour les tiens, hélas! comme perdue :
Tu fermeras tes yeux mourants sans qu'un ami
Puisse mettre un baiser sur ta lèvre éperdue.

Moi je croirais ton cœur à l'amitié fermé,
Je le croirais plus sourd et plus froid que la pierre,
Si je ne songeais pas parfois, l'esprit calmé,
Qu'il faut, pour toucher Dieu, des anges sur la terre.

1885.

A MADEMOISELLE C. P....

Comme l'oiseau frileux qui s'enfuit à l'automne,
Vous nous avez quittés, quand janvier est venu,
Alors qu'à nos carreaux la bise monotone
Pleurait en secouant les bras de l'arbre nu.

Vous envoler, c'était faire envoler la joie
Qu'en passant vous laissiez tomber sur chaque seuil,
C'était rendre plus morne encor mon front qui ploie,
Dans nos cercles du soir c'était jeter le deuil.

Depuis votre départ, la maison est morose
Comme un nid qu'a vidé la main de l'oiseleur,
Comme un rosier en deuil de sa dernière rose,
Comme un vase brisé qui regrette sa fleur.

Nous devions vous revoir à la saison dorée....
Mai verse ses rayons et ses parfums si doux,
Les lilas sont fleuris, la plaine est diaprée,
Et la seule fauvette absente encor.... c'est vous.

Quand donc nous sourira votre prunelle noire ?
De grâce, hâtez-vous, enfant, de revenir,
Car si vous tardez plus longtemps, nous allons croire
Que vous avez fermé votre âme au souvenir.

1884.

LA FORÊT VIERGE.

Inextricable amas de fleurs et de lianes,
Dédales odorants que forment les grands fûts
D'arbres pensifs mirant leur ombrage diffus
Aux flots où le castor élève ses cabanes ;

Sentiers profonds creusés, sous les halliers touffus,
Par le sabot des cerfs courant en caravanes ;
Calme majestueux des lacs et des savanes
Qu'enivrent des oiseaux les ramages confus . . . .

C'est l'immense forêt dans sa majesté sainte,
Où pas un pied humain n'a laissé son empreinte,
Où seul le vieil esprit des bois s'est reposé.

Elle dort... Mais soudain un coup de feu résonne...
A ce bruit, la forêt séculaire frissonne
Et s'incline devant l'homme civilisé.

1886.

L'ILE D'ORLÉANS

Près du Montmorency dont la vague au galop
Plonge entre les parois d'un grand cap qui chancelle,
L'Ile, large oasis qui sommeille sur l'eau,
Ainsi qu'une émeraude au soleil étincelle.

Des arbres, l'entourant comme d'un frais manteau,
Y bercent les oiseaux par milliers sous leur aile,
Et, mirant dans les flots l'angle de leur tourelle,
De coquettes villas en ornent le coteau.

C'est un lieu ravissant, un éden minuscule
Où, pour fuir les chaleurs de l'âpre canicule,
Les Québecois s'en vont le dimanche s'asseoir.

La légende a toujours poétisé cette île ;
Et l'on dit que souvent sur son talus fertile
Les mânes des Hurons apparaissent le soir.

1882.

SUR LE LAC SAINT-JEAN

Enorme pan d'azur tombé du firmament
Au milieu d'une plaine insondable et féerique,
Le lac, ceint d'un bandeau d'ombrage titanique,
Resplendit et chatoie ainsi qu'un diamant.

Le couchant, teignant d'or chaque plante aquatique,
Allume sur les eaux un vaste embrasement
Où les arbres du bord, au profil fantastique,
De leurs fronts radieux mêlent le verdoiement

Un immense concert de voix mystérieuses
S'élève des ajoncs et des vagues rieuses,
D'enivrantes fraîcheurs tombent de l'infini.

Sentant l'ombre venir, le cerf des flots s'approche ;
Et dans les profondeurs du lointain rembruni
L'on entend par moments les soupirs d'une cloche.

1881.

UNE LÉGENDE

A RODOLPHE LEMIEUX

Un soir de l'an dernier, à la fin de septembre,
Au temps où sur les prés flotte l'odeur de l'ambre,
Où les blés blondissants ondulent follement
Comme des flots d'or pleins d'un doux bruissement,
Je passais, par hasard, dans un petit village
Qui s'élève pimpant et coquet sur la plage

Du lac Saint-Jean.

La nuit déjà tombait au loin.

Comme j'allais descendre à l'auberge du coin
Profilant sur le ciel sa silhouette grise,
J'aperçus dans un champ, en face de l'église,
Des paysans groupés derrière une maison.

Je marchai vers ces gens, et je sus la raison
De leur attroupement.

On causait, dans l'avoine,
Devant un ours géant que le chasseur Antoine
Venait de tuer là, caché dans un fossé.

Le hameau tout entier fixait le trépassé.

Gars robustes, enfants, femmes, vieillards austères
—De ces derniers j'entends encor les commentaires—

Devisaient sur la bête et ses antécédents,
Sur son âge, son poil, ses griffes et ses dents.

Un rictus effroyable entr'ouvrait ses mâchoires
Où se coagulaient des gouttes de sang noires.
Des enfants lui passaient des bâtons sur les crocs,
—Les poltrons, le danger passé, sont des héros,—
Et chacun comparait ses pieds à ceux de l'homme.
On ne se lassait pas de supputer la somme
Que sa robe devait rapporter au veinard
Qui vous tuait un ours comme on tue un renard.

Un vieux, palpant sa patte et son épaule ronde,
Dit :

—Dans le bon vieux temps, les ours, c'était du monde.

—C'était du monde ? fis-je étouffant un éclat
De rire.

—Quoi ! monsieur ne sait donc pas cela,
Repartit-il, avec un haussement d'épaule.

Je me tus, ne voulant point passer pour un drôle.

Et le vieillard, voyant que j'étais ignorant
Du fait dont il voulait parler, d'un ton navrant,
Après avoir eu l'air de fouiller sa mémoire,
Se prit à raconter cette naïve histoire :

—En ce temps-là, Jésus dans un hameau passait,
Et le jour était morne, et le soleil baissait,
Dépouillant ses rayons dont il semblait avare.
Jésus, la veille, avait ressuscité Lazare.
Il s'arrêtait souvent,—et son cœur remuait,—
Rendant l'ouïe au sourd, la parole au muet.

Or, pendant qu'il faisait tant de sublimes choses,
Deux femmes, allaitant deux petits enfants roses,
Assises à leur porte, où des filets séchaient,
Se moquaient de Jésus et de ceux qui marchaient

Sur ses pas, et, voyant le Christ et ses disciples
S'avancer, entourés de convertis multiples,
Chacune prit l'enfant qui dormait sur son sein,
Et courut le cacher au fond d'un four voisin,
Et puis revint s'asseoir sur le seuil de sa hutte.

Comme Jésus passait, au bout d'une minute,
La plus vieille lui dit :

—Arrêtez donc un peu !....
Vous qui connaissez tout, vous qui pouvez tout lire
Dans l'ombre ou les rayons, vous plaît-il de nous dire
Ce que nous avons mis tout à l'heure en ce four
Que vous voyez non loin, au coin du carrefour ?

Alors Jésus, debout au milieu de la foule
Qui grossissait toujours avec un bruit de houle,
Répondit :

—Vous avez mis deux oursons au four.

—Vous êtes pris au piége... Oh ! le tour ! le bon tour !
S'écria la plus jeune, en éclatant de rire.
Vous n'êtes pas très fort, quand vous voulez prédire,
Et, pour bien vous prouver ce que nous avançons,
Nous allons vous montrer, cachés, nos nourrissons.

Et, courant vers le four, elle en ouvre la porte...

O terreur ! deux oursons, que l'épouvante emporte,
En sortent tout à coup, bondissant et criant.

Et Jésus regardait la foule en souriant.

En vain aux pieds du Christ les deux femmes tombèrent,
En vain jusqu'à la nuit elles le conjurèrent
De faire revenir leurs enfants, leurs amours
Qu'il venait de changer subitement en ours,
Pour réponse Jésus secoua sa sandale,

En s'éloignant, pensif, sous le firmament pâle,
Pendant que les oursons s'enfonçaient dans un bois,
Suivi par le regard des mères aux abois.

Et c'est depuis ce temps que partout sur la terre
On rencontre des ours, ajouta le grand-père.—

Quand le vieux eut fini son récit merveilleux,
Je vis que le village avait des pleurs aux yeux,
Et je sentis moi-même à ma joue une larme.

Je m'éloignai, rêveur, savourant tout le charme
Du conte ingénieux que j'avais écouté :
Mais j'eus toute la nuit le sommeil agité
Par des songes affreux, et dans un champ d'avoine
Je revis l'animal abattu par Antoine,
Je revis les petits enfants changés en ours,
Et depuis ce moment ils me hantent toujours.

1889.

L'OUIATCHOUAN.

Le torrent, furieux, se plonge en tournoyant
Dans un gouffre affolé de peur et de colère,
Et les sourdes clameurs de son flot aboyant
Font toujours tressaillir la forêt séculaire.

Le grand cèdre, penché sous le roc vacillant
Qui surplombe l'abîme inondé de lumière,
Semble aux yeux du touriste un fantôme effrayant
Qui tombe du soleil la tête la première.

Un nuage blanc, fait d'une poussière d'eau,
Monte du précipice, et, comme un blanc rideau,
Retombe sur les bois, en bruine éclatante ;

Et l'esprit du vertige, au bord des eaux perdu,
Voltige sur nos fronts, nous attire, nous tente,
Et cherche à nous pousser dans le gouffre éperdu.

1883.

LE SAGUENAY

Un lac sans fin dormait dans la forêt sauvage
Où l'Inconnu gardait toute sa majesté....
Soudain il tressaillit de rivage en rivage,
Et sa voix fit frémir d'horreur l'immensité.

Les monts qui lui faisaient comme un bandeau d'ombrage
Croulèrent, éperdus, dans son flot indompté....
Le géant se roidit, et, frémissant de rage,
Lança sa vague au fond d'un gouffre épouvanté.

Et le lac, en frayant un passage à ses ondes,
Créa le Saguenay, fleuve qui rit des sondes
Et roule des flots noirs sous de grands caps penchés.

Tout est calme aujourd'hui sur ces pics solitaires,
Mais, en escaladant leurs sommets tout hachés,
On craint toujours d'y voir s'entr'ouvrir des cratères.

1882.

LES DERNIERS MONTAGNAIS

A THOMAS FORTIN

Au bord du lac Saint-Jean, non loin de Roberval,
Dans un lieu si charmant qu'il n'a pas de rival,
Lorsque mai fait briller sa corbeille éclatante,
Quatre cents Montagnais viennent planter leur tente

Débris d'une tribu puissante encore hier,
Ils viennent, au retour de la chasse d'hiver.

Rêver, dormir, bercés aux mille épithalames
Des roseaux mariant leurs chants à ceux des lames,—
Aux lointaines rumeurs de l'Ouiatchouan qui fond
En avalanche d'or dans un gouffre sans fond,
Au murmure enivrant de la forêt voisine
Leur soufflant ses senteurs de sève et de résine.

Ils aiment le grand lac.

Lorsque sur son flot clair
Ils poussent leurs canots, leurs œil lance un éclair,
Et, dès que le géant se soulève et divague,
Ils courent, fous de joie, au-devant de sa vague,
Lui jettent des défis, et, cheveux dans le vent,
S'y bercent tout le jour dans le bouleau mouvant
Volant sous l'aviron que l'onde à peine lèche,
Léger comme la plume, et prompt comme la flèche.

Bien souvent on les voit, au milieu de la nuit,
Si le vent est muet et si l'étoile luit,
Assis au bord du lac qui mollement balance
Ses eaux dont les soupirs troublent seuls le silence,

Ecoutant, tout rêveurs, l'indicible concert
De l'immensité bleue où leur regard se perd ;
Et, sitôt qu'ils l'ont fui, pour chasser, à l'automne,
Sitôt qu'ils ont cessé d'ouïr son flot qui tonne,
Ils se sentent ployer sous le poids de l'ennui,
Ils promènent un œil morne comme la nuit.

Le Montagnais n'a plus d'ennemis à combattre,
Et ne porte la foudre aux bras que pour abattre
L'animal dont la robe opulente est le pain
Qu'il voit dans son sommeil agité par la faim.
Dès longtemps de la guerre il enterra la hache ;
Il ne s'embusque plus, sous les bois, comme un lâche,
Pour attendre et scalper le blanc ou le Huron :
L'eau régénératrice a coulé sur son front,
Et devant les autels avec nous il s'incline,
Il boit le sang tombé de la sainte colline.

Mais si le prêtre a pu sous l'étendard sacré
Faire courber enfin l'Indien régénéré,
S'il a pu dans son cœur étouffer la vengeance

En y faisant germer la divine semence,
S'il a pu le soumettre au doux joug du Seigneur,
Il tenta vainement d'en faire un moissonneur.

Fier comme l'est toujours l'enfant de la nature,
Il voit dans le travail des champs une torture,
Il trouve humiliant de travailler toujours,
De suivre le pas lent des grands bœufs de labours
Qui traînent, tout fumants, le soc qui fertilise.

Libre comme l'oiseau, libre comme la brise,
Ne voyant rien delà l'immense bois mouvant
Qu'en sa course annuelle il traverse rêvant,
En quête de gibier, en quête d'aventure,
Seul avec l'inconnu, seul avec la nature,
Il ne songe jamais, ce solitaire errant,
A fonder un foyer, à léguer en mourant
Un héritage à ceux qui doivent lui survivre,
Et des bords infinis, que le beau lac enivre,
Le conquérant des bois, des plaines et des flots
Ne veut qu'un petit coin de terre pour ses os.

Ne pouvant dominer comme un reste de haine
Pour l'homme policé qui constamment le gène,
Qui lui ravit son pain en brûlant les forêts,
En couvrant les déserts giboyeux de guérêts
Que sillonne l'éclair de la locomotive,
Il résiste, hautain, à toute tentative
Que les cœurs généreux font pour le secourir.

Comme l'élan craintif qui se laisse mourir
Au fond des bois, au bord d'une source tarie,
Plutôt que de sortir boire, dans la prairie,
A l'étang où le bœuf va se désaltérer,
Le sauvage aime mieux de misère expirer
Que de tourner le dos aux forêts infinies
Si pleines de parfums, si pleines d'harmonies,
Où, rêveur indolent, ivre d'immensité,
Il jouit de l'air pur et de la liberté.

Aussi, partout cerné par l'industrie ardente,
Par le progrès roulant sa vague débordante,
Par les empiétements de l'âpre défricheur
Changeant en sillons chauds les bois pleins de fraîcheur,

Rongé par la famine, accablé des sévices
D'une société qui lui donne ses vices
Sans pouvoir lui donner ses vertus en retour,
Le dernier Montagnais va disparaître un jour,
Sans laisser plus de trace, hélas ! de son passage
Que la feuille, emportée au souffle de l'orage,
N'en laisse sur les flots au reflet si changeant
De l'Ouiatchouan qui tonne au bord du lac Saint-Jean.

1888

UN GROUPE

Un groupe de Bohémiens
Vient de s'arrêter dans la rue....
Ils voyagent avec leurs biens
Traînés par un boiteux qui rue.

Cheminant par monts et par vaux,
Epris de la grande nature,
Ils font le trafic des chevaux,
Et disent la bonne aventure.

Ils sont indolents, paresseux,
Vêtus comme des saltimbanques ;
Cependant leurs goussets crasseux
Sont gonflés de billets de banques.

On ne peut les habituer
Au travail : le vol les enivre.
Ils sont trop lâches pour tuer,
Mais aussi trop lâche pour vivre.

Ces gueux n'ont d'autre logement
Qu'une cahute vermoulue
Où règne despotiquement
Un hercule à la peau velue.

Le cabanon marche avec eux,
Tiré par l'animal en nage :
Ils y vivent sales, visqueux,
A l'étroit comme en une cage.

Ils ont fait halte, vers midi,
Etalant tout leur patrimoine....
Le cheval, qui n'est pas bandit,
Hennit pour avoir son avoine.

Sur le toit du tandis roulant
Un grand singe, à la barbe grise,
Danse et gambade en miaulant
Et fait voir toute sa bêtise,

Un vieillard, l'habit plein d'accrocs,
Est assis à la vitre unique....
Au seuil un chien montre ses crocs
Au passant qui lui fait la nique.

Le dogue pousse un aboiement,
Quand quelque gamin tyrannique
Se donne le fol agrément
De faire ruer la bourrique.

Deux petits garçons, à l'œil noir,
Sont descendus de la voiture,
Et cherchent, barrant le trottoir,
A vendre une immonde imposture.

La foule leur fait des affronts.
Le plus vieux, mécontent, exhale
Sa mauvaise humeur en jurons,
Tendant quelquefois sa main sale.

Près d'eux, souriant aux badauds
Attroupés devant une échoppe,
Leur mère, un enfant sur le dos,
S'offre pour tirer l'horoscope.

Mais elle a beau montrer ses dents
Dont l'émail, sans tache, étincelle,
Et rouler deux grands yeux ardents,
Rien ne tombe à son escarcelle

Soudain le père pousse un cri . . . .
La famille rentre frileuse.
A son passage, l'homme, aigri,
Lève sa grosse main calleuse.

Il parle l'air terrifiant
A la femme qui se dérobe
Pour donner le sein à l'enfant
Dont les doigts déchirent sa robe.

Et, pendant que sur ses genoux
La mère veut endormir l'ange,
Elle rétorque à son époux
Par des mots tout suintants de fange.

Au fond de cet intérieur
Où l'œil avec dégoût se plonge,—
Le front mutin et l'air rieur,
Pressant les pores d'une éponge,

Une jeune fille est en train
De laver une vieille Cène,
Et passe sur Jésus sa main,
En chantant un couplet obscène.

Cependant le beau soleil d'or,
Dont rien ne peut souiller la coupe,
Toujours clément, répand encor
Des rayons dorés à ce groupe.

Et la nuit peut-être un oiseau
Vient-il du ciel une minute
Voir par la vitre le berceau
Qui rayonne dans la cahute.

1888.

SA FENÊTRE

L'autre soir, j'errais seul sous le balcon discret
Où, pour ouïr des eaux la rumeur enivrante,
Pour humer les senteurs de la brise odorante,
Elle venait jadis pencher son front distrait.

Un doux bruissement d'ailes parfois courait
Sous le dais parfumé de la branche dormante ;
Et j'épiais, croyant qu'une tête charmante
Sur le bord du balcon bientôt apparaîtrait.

Soudain je m'aperçus qu'on ouvrait la fenêtre . . . .
A son port gracieux, je crus la reconnaître . . . .
Mais, hélas ! ce n'était qu'un mirage moqueur ;

Et j'attendis en vain, au détour de l'allée . . . .
Car depuis bien longtemps l'enfant s'en est allée,
Emportant avec elle une part de mon cœur.

1877.

A MADAME G. F....

Mon ciel, hélas ! s'était tout à coup assombri.
J'allais comme perdu dans un désert sans borne.
Nul souffle ne venait rafraîchir mon front morne,
Nul rayon n'éclairait mon cœur endolori.

J'avais vu s'envoler mes rêves de jeunesse ;
Je n'avais qu'un ami, l'ange du souvenir ;
Et, n'osant plus lever les yeux sur l'avenir,
Je pleurais l'astre éteint de mes heures d'ivresse.

L'espérance semblait m'avoir fui pour toujours.
Ma pauvre âme saignait aux épines du doute....
Mais je vous rencontrai, madame, sur ma route,
Et je vis aussitôt revenir les beaux jours.

Votre main m'indiqua le vrai but à poursuivre.
Vous me fîtes parfois des reproches charmants ;
Et, pour me consoler des désenchantements,
Vous me dîtes des mots dont la douceur enivre.

Au poète blasé vous rendîtes l'espoir ;
Et, depuis, quand le vent des regrets bat ma voile,
Vous êtes pour mon cœur en détresse l'étoile
Qui guide le marin la nuit sur le flot noir.

1886.

LA BEAUCE

C'est un sol crevassé par des chocs volcaniques,—
Où partout l'eau thermale a lancé maint trésor,
Un pays sillonné de torrents frénétiques
Qui roulent dans leurs flots du platine et de l'or.

De blancs filons de quartz, aux reflets électriques,
Font à ses fiers sommets un flamboyant décor ;
Le blé croît à foison sur ses plateaux féeriques,
Et l'écho de ses lacs sonne comme le cor.

J'adore cet éden de coteaux et de landes,
Ce frais eldorado, tout peuplé de légendes,
Où je vois rayonner mon village natal ;

J'aime ses laboureurs pleins d'ardeur et de force,
Car, comme le roc voile un précieux métal,
Ils cachent un cœur d'or sous une rude écorce.

1882.

L'ANGELUS DU SOIR

Noyant les monts d'azur dans des flots de rayons,
Le jour, à l'horizon, a fermé sa paupière.
Dans les prés tout s'endort, hors le chant des grillons,
Et l'église bientôt va se mettre en prière.

Ecoutez !.... Résonnant comme mille clairons,
Le bronze du saint lieu fait rouler son tonnerre,
Et le beffroi, tremblant sur sa base de pierre,
Déchaîne sur le val une averse de sons.

Dans le lointain, qui luit comme un brasier de forge,
L'écho des bois émus redit de gorge en gorge
Les modulations de la bouche d'airain....

Mais la cloche se tait.... et l'on écoute encore
L'angelus qui gravit son échelle sonore
Et va se perdre au fond du ciel calme et serein !

1882.

LA SOURCE

Au vallon, près d'un roc que la mousse décore,
Dans un cadre formé d'ajoncs harmonieux,
Une source limpide, où se mirent les cieux.
Egrène lentement son chapelet sonore.

Tout près, dans le rameau d'un arbre résineux
Humide des parfums que son onde évapore,
Un nid d'oiseau—tourné du côté de l'aurore,
Se balance, et sourit au cristal lumineux.

A l'heure où le soleil brûle les sensitives,
Le papillon, cherchant la fraîcheur des eaux vives,
S'en vient mouiller son aile au calice du val.

Le soir le nid coquet sur la source qui jase
Verse les trémolos d'un chanteur sans rival,
Qui plongent l'alentour dans une sainte extase.

1882.

SOUVENIR

Baignant, de ses reflets d'argent, le pli des eaux,
La lune se levait sur la berge embaumée :
L'orchestre des oiseaux chantait sous la ramée,
De suaves rumeurs ronflaient dans les roseaux.

Nous laissions notre barque aller à la dérive,
Et, bercés au roulis sonore du courant,
Côte à côte, elle et moi, nous allions admirant
Le grand panorama que déroulait la rive.

Nous longions des rochers de feuillages couverts :
Devant nous s'enfuyaient des ailes éclatantes ;
Et les arbres, penchés sur les vagues chantantes,
Semblaient nous saluer, de leurs éventails verts.

L'enfant, laissant flotter sa chevelure blonde,
Suivait, d'un œil rêveur, le flot sur le galet,
Ou bien, pour voir ses dents blanches comme le lait,
Baissait son front mutin sur le miroir de l'onde.

De la rame, fouettant parfois le fleuve clair,
Elle en faisait jaillir de longs rubans d'écume :
Parfois elle plongeait sa main dans l'eau qui fume,
Et, rieuse. égrenait des opales dans l'air.

La marée endormait sa plainte modulée,
Et son flot tout à coup devint silencieux....
Alors l'enfant tourna son regard vers les cieux,
Et dans l'ombre épancha sa voix fraîche et perlée.

Répété par l'écho d'un bosquet parfumé,
Son refrain éveillait au loin les nids de mousse,
Et, pour mieux écouter cette gamme si douce,
L'oiseau, sur son balcon, se penchait tout charmé.

Son chant s'éparpillait en notes frissonnantes,
Pures comme les sons d'un clavier de cristal,
Et mon âme, emportée au bras de l'idéal,
Franchit à cet instant les sphères rayonnantes.

. . . .

O mon fleuve ! malgré les regrets et le temps,
Il m'est resté toujours un souvenir vivace
De ce soir qui versait à longs flots dans l'espace
Les rayons de l'éther, les parfums du printemps.

1878.

A N.-H. BEAULIEU

Quand le toréador, au milieu de l'arène,
Frappé par l'animal baveux et mugissant,
Sent fléchir son jarret tout maculé de sang,
La foule est haletante, et retient son haleine.

Soudain un vivat part du côté de la reine....
A ce cri, le blessé bondit, et, brandissant
Sa spade de Tolède, au fil éblouissant,
La plonge au col du bœuf qui s'affaisse et se traîne.

Gladiateur meurtri par les coups du destin,
Bien des fois je frémis sur mon pied incertain,
Je crois voir s'envoler pour toujours l'espérance.

Mais qu'un bravo du cœur me vienne de ta part,
Aussitôt je reprends, dans la lice de l'art,
Le courage qu'il faut pour vaincre la souffrance.

1889.

A CHARLES L....

Parce que quelquefois je suis seul au rivage,
Errant au bord de l'onde, et rêveur et distrait,
Ne va pas, mon ami, me croire un cœur sauvage,
Un cœur blasé pour qui rien n'a le moindre attrait.

Fuyant sans bruit la foule et son vain babillage,
Je vais m'entretenir avec le flot discret,
M'enivrer des senteurs qui flottent sur la plage,
Et confier au vent qui passe un doux secret.

Et, quand j'ai là longtemps caressé mon beau rêve,
Gravé des mots d'amour au sable de la grève,
Interrogé, d'un œil ardent, l'immensité,

Je reviens au logis où je reprends ma lyre,
Où, l'oreille tendue à la voix qui m'inspire,
Je chante pour le Christ et pour la liberté.

1876.

A MADAME C. de L....

Fauvette qui soupire après la liberté,
Qui des prés et des bois recherche le mystère,
Vous avez fui la ville et son air empesté,
Et posé votre nid dans un lieu solitaire.

Sur un site coquet votre toit enchanté
Brille, dans le lointain, d'nne splendeur austère.
Là, l'amour printanier, que nul souci n'altère,
Mêle ses doux soupirs aux bruits de la gaîté.

Oui, vos possédez tout pour dorer votre vie ;
Mais dans le logis rose, où le sort vous convie,
Il vous manquait naguère une fleur, un rayon ;

Et, pour que l'avenir doublement se rappelle
Votre esprit, votre cœur, votre ardente prunelle,
Dieu vous donne, madame, un petit ange blond.

1881.

A J.-E.-Z. BOUCHARD

La nuit, le voyageur, seul sous le bois immense,
Ressent un vague effroi qui le fait se hâter,
Et parmi les rameaux son oreille en démence
Croit entendre parfois des spectres chuchoter.

Il trouve de l'horreur jusque dans le silence.
Pour se tromper lui-même, il se prend à chanter,
Et, si quelque refrain lui répond à distance,
Il poursuit son chemin sans plus s'inquiéter.

Sous la forêt de l'art toujours mystérieuse
Souvent je marche l'âme hésitante, anxieuse,
Car là l'isolement est pour moi si profond !

Mais je suis moins craintif dans l'ombre où je chemine,
Quand, en voulant toucher à la lyre divine,
J'entends vibrer au loin ta voix qui me répond.

1889.

L'ORAGE

Le soleil est brûlant comme le plomb fondu :
La nature se meurt ; partout l'herbe est flétrie :
Au fond des bois, le cerf, haletant, éperdu,
Soupire et brame au bord de la source tarie.

Pas un souffle de vent, dans la plaine ternie,
N'effleure les épis du blé roussi, tordu ;
Le ruisseau ne dit plus sa fraîche symphonie,
Et de l'orchestre ailé le chant est suspendu.

Mais un nuage noir, à la frange écarlate,
Estompe le couchant : la foudre brille, éclate,
Jette à tous les échos sa détonation :

Le ciel s'ouvre : les blés s'inclinent sous l'ondée....
Et la nature alors, de nouveau fécondée,
Semble se prosterner en adoration.

1882.

UN RAYON DE SOLEIL

De grands nuages gris montent de l'horizon ;
Le soleil jette à peine un regard à la terre ;
Les feuilles et les fleurs roulent sur le gazon
Et le torrent gonflé gronde comme un tonnerre.

Adieu le soir serein ! adieu le matin clair !
Sous les bosquets ombreux adieu les folles courses !
Adieu les voix d'oiseaux qui se croisent dans l'air !
Adieu le gazouillis des buissons et des sources !

Plus de gais moissonneurs attroupés dans les blés !
Plus d'amoureux rêveurs assis sous les tonnelles !
Plus de concerts la nuit sur les flots étoilés !
Dans prés et les bois plus de parfums, plus d'ailes !

Mais parfois le soleil, déchirant les brouillards,
Verse des lueurs d'or sur les flots et les chaumes ;
Et l'on entend au loin les oiseaux babillards,
On respire partout de sauvages aromes.

L'arbre semble bientôt se rhabiller de vert :
Le vent folâtre joue avec ses rameaux souples ;
Et dans le creux du val, de feuilles tout couvert,
L'on croit voir par moments errer de joyeux couples.

Ainsi que la saison des fleurs et des amours
Se sont évanouis mes rêves de jeunesse :
Un nuage a passé tout à coup sur mes jours,
Dérobant un soleil qui me versait l'ivresse.

Cependant quelquefois à travers mon ciel noir
Un reflet radieux glisse à mon front morose....
Alors dans le passé lumineux je crois voir
De mes bouheurs enfuis flotter l'image rose.

Et puis devant mes yeux rayonne l'avenir :
L'espérance renaît dans mon âme ravie....
Et le rayon qui brille un instant sur ma vie,
C'est celui que le cœur nomme le souvenir.

1883.

A LA FRANCE

Vieille Gaule ! pays des dévoûments épiques,
Sol fécondé du sang d'innombrables césars,
Terre des nobles cœurs, des luttes olympiques,
Des succès éclatants et des sombres hasards !

France ! France ! berceau de ces guerriers stoïques
Dont tous les cieux ont vu flotter les étendards !
Toi qu'Athènes et Rome, en leurs jours héroïques,
Ne surpassèrent pas dans la guerre et les arts !

Toi qui peuplas jadis les bords du nouveau monde,
Qui penches si souvent ta mamelle féconde
Au peuple soupirant après la liberté !....

Ecoute !.... Sur les bords d'un fleuve d'Amérique
Il est un petit peuple, à la force homérique,
Qui se souvient toujours que tu l'as allaité !

1880.

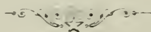


TABLE DES MATIÈRES

